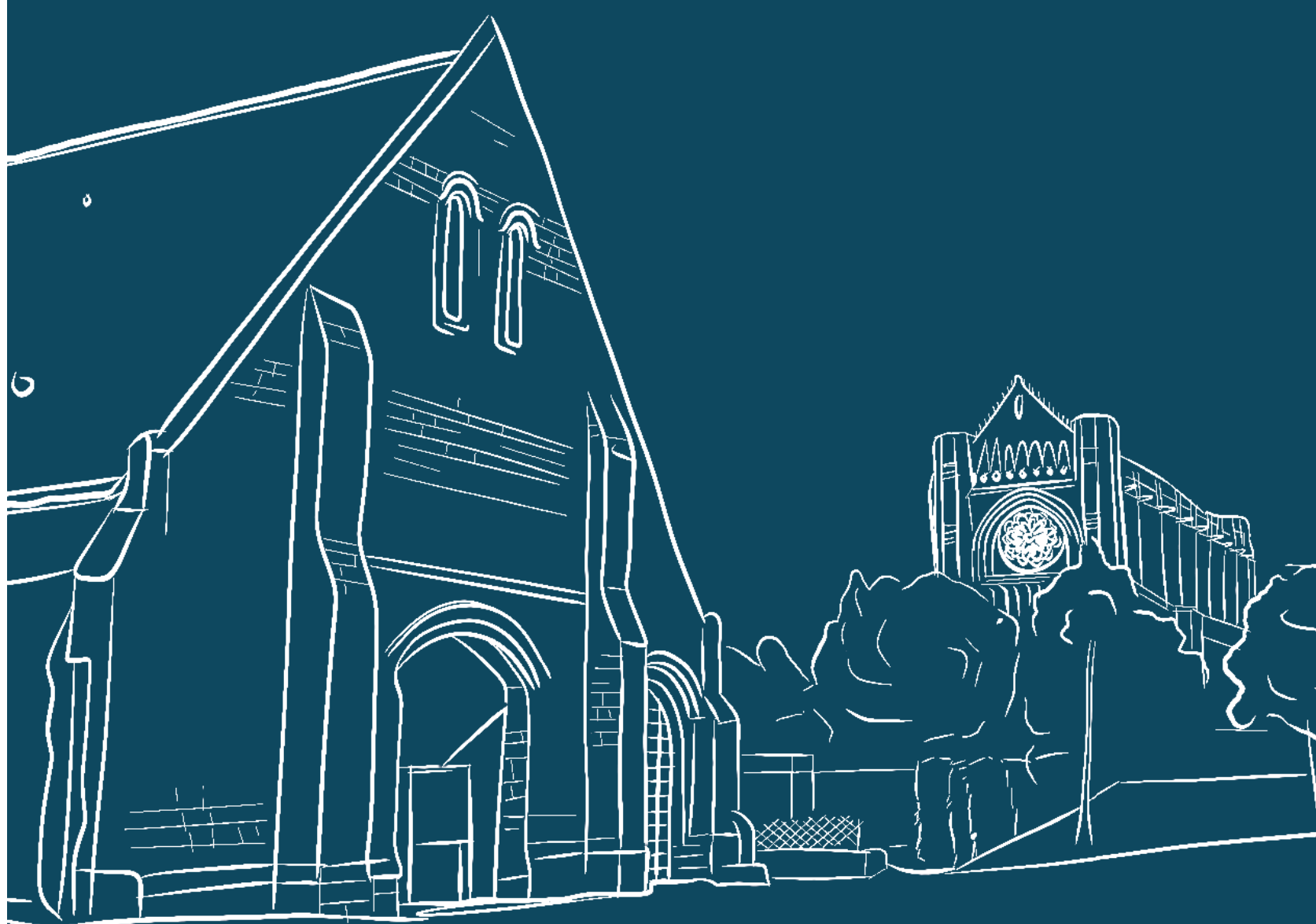


SciencesPo

CENTRE D'ÉCRITURE ET DE RHÉTORIQUE

**RÉSIDENCE
EN LIBERTÉS**
CARNETS DE
RÉSIDENCE

MAI 2023





SOMMAIRE

Avant-propos.....	5
Mot des enseignants	6
Extraits choisis	7
Écrire.....	9
Autour de Nella et d'Éric	15
Libres cours.....	23
Pluie de mots.....	34

Revenir au havre de la mémoire et du jaillissement des mots, esquisser les contours d'une semaine de résidence d'écriture à l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine avec les étudiants du Centre d'écriture et de rhétorique de Sciences Po.

D'aucuns pourraient évoquer la composition d'une symphonie, chacune et chacun contribuant à la créer et à la porter, avec la complicité de l'histoire des pierres et des poutres qui nous ont surplombés dans la merveilleuse abbaye d'Ardenne. J'évoquerais plutôt un accord. De l'écriture d'une partition, la ligne tracée de la portée où chacune des tonalités entrelacées vient s'inscrire dans sa singularité. Une composition collective soutenue par quinze personnalités et leurs inspirations, rythmée par la bienveillance et l'engagement de deux écrivains de talent, Julia Malye et Alexandre Galien-Barbé, que je remercie vivement pour leur engagement, ainsi que par notre équipe du Centre d'écriture et de rhétorique.

Merci à vous, les étudiantes et étudiants, autrices et auteurs pour votre enthousiasme, votre courage face aux pages blanches, votre écoute des autres.

Merci à l'IMEC de son accueil, merci à Nathalie Léger et à ses équipes de nous avoir ouvert les portes de ce lieu fabuleux, de nous avoir immergés dans les trésors de ses collections d'archives, et d'avoir partagé leur passion pour la littérature.

Enfin, notre reconnaissance et nos vifs remerciements se dirigent vers la Fondation Simone et Cino Del Duca et notamment à Camille Bouvier ; merci de nous avoir soutenus dans la réalisation de ce projet qui nous animait depuis plusieurs années.

Cette semaine de résidence a été une semaine de variations, de staccato et de notes liées, une semaine où l'inspiration fut reine, les improvisations foisonnantes, les silences éloquents, confirmant notre conviction que de l'alliance de la pédagogie et l'art surgissent de vibrantes orchestrations.

Place aux créations des étudiantes et étudiants.

Delphine GROUES,
Directrice de la Maison des Arts et de la Création

La Fondation Simone et Cino Del Duca-Institut de France, partenaire du Centre d'Écriture et de Rhétorique de Sciences Po depuis 2019, prolonge par cette action l'un des buts poursuivis par sa fondatrice : encourager la création littéraire. Non pas ici par l'attribution d'un prix remis à un auteur, mais en participant au financement de la formation, par des écrivains chevronnés, de jeunes plumes étudiantes, semestre après semestre. C'est donc tout naturellement que la fondation a répondu favorablement pour apporter de nouveau son soutien à la résidence d'écriture de création qui s'est déroulée à l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine (IMEC) au printemps dernier. Celle-ci a réuni treize étudiants désormais auteurs à l'occasion de cette immersion dans un lieu de mémoire. Puissent-ils garder longtemps la ferveur de cette exceptionnelle expérience et, toujours, le goût de l'écriture.

Camille BOUVIER,
Administratrice générale, Fondation Simone et Cino Del Duca



AVANT-PROPOS

Le Centre d'Écriture et de Rhétorique de Sciences Po est une initiative pédagogique transformante qui, depuis 2019, accompagne étudiantes et étudiants dans l'acquisition de compétences expressives et dans le déploiement de leur créativité. Il est l'un des piliers de la Maison des Arts et de la Création de Sciences Po, lancée en mars 2023, dont l'ambition est de faire dialoguer les sciences humaines avec les arts sous toutes leurs formes. En 2022, grâce au soutien de la Fondation Simone et Cino Del Duca, quinze étudiants avaient pris part à une expérience immersive inédite : une résidence d'écriture d'une semaine à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), un lieu unique et magique niché au cœur de l'Abbaye d'Ardenne. Retirés, inspirés, les étudiants avaient ainsi pu donner libre cours à leur imagination, ce qui a donné lieu à la première édition des Carnets de résidence, intitulés *Au fil des lieux et du temps*. Fort de cette expérience, et grâce au renouvellement du soutien de notre partenaire, le Centre d'Écriture et de Rhétorique a été très heureux de pouvoir reconduire cette initiative en 2023. La résidence d'écriture s'est ainsi tenue du lundi 22 au vendredi 26 mai, à l'IMEC.

Treize étudiantes et étudiants de Sciences Po aux profils variés, de la deuxième année d'étude au doctorat, ont pris part à la deuxième édition de cette résidence d'écriture. S'ils n'avaient pas tous au préalable un projet d'écriture, l'important était l'intérêt qu'ils portaient au lieu, à la recherche entendue au sens large, leur désir d'écrire, de chercher une voix singulière et de la partager avec d'autres. Loin du rythme effréné du quotidien, la résidence a ouvert les étudiants à d'autres temporalités, à d'autres mots et à d'autres sons. Elle leur a montré, en situation, à quel point écrire impliquait méthode, travail, rituels et ouverture d'esprit. Cette résidence 2023 a été marrainée par Nathacha Appanah, huitième titulaire de la Chaire d'écrivain en résidence de Sciences Po, qui a invité les étudiants à travailler « là où ça gratte ». S'arrêter. Précisément à cet endroit. Prendre le temps de l'observer et de le décrire. Chercher, rat(ur)er, trouver les mots justes : tels ont été les défis de cette semaine. Ainsi s'agissait-il moins de se mettre en quête des archives que de la sienne propre, celle qui nous habite et nous anime, celle que l'on a envie de raconter, de partager, de mettre en mots et en histoires. Si certains ont choisi de prendre pour thème les fonds d'archives sélectionnés – Nella Nobili et Eric Rohmer –, les étudiants se sont aussi – et surtout – laissés (em)porter par « ce qui les grattait », d'aucuns questionnant leur rapport à l'écriture, à leur identité, et à l'altérité, tandis que d'autres s'interrogeaient sur la place qu'on tente d'occuper dans un monde en mouvement.

Tout au long de la semaine, les étudiants ont été accompagnés par deux écrivains enseignants du CER, Julia Malye et Alexandre Galien, ainsi que par l'équipe de l'IMEC et du CER – Pomeline Tauziat, Esther Rogan et Delphine Grouès. L'équipe de l'IMEC – en particulier François Bordes, Directeur délégué à la recherche, Pascale Butel-Skrzyszowski et Gouven Le Brech, Directrice et Directeur adjoint des collections, Nathalie Léger, Directrice – ont également fait découvrir cet endroit unique qu'est l'IMEC : à la croisée des patrimoines – architectural et archivistique – et du lieu culturel, l'Institut Mémoires est, plus qu'un espace, la proposition d'un style de vie à part entière.

Au fil de récits singuliers, individuels et engagés, les étudiants nous livrent ici, avec humour parfois, distance critique souvent, inquiétude peut-être, passion et lucidité certainement, les doutes et questionnements qui les animent. Ils interrogent, en les redécouvrant, voire en les bouleversant, les codes et les valeurs de notre monde contemporain : celles auxquelles chacune et chacun aspire, mais aussi celles auxquelles il convient peut-être de renoncer. Pour un monde meilleur ? Si nul ne saurait l'affirmer, ces *Carnets 2023* nous invitent assurément à traverser, tout en la partageant, l'essentielle liberté à laquelle chacune et chacun a eu accès au cours de cette semaine. Cette *liberté* singulière, qu'il est plus que jamais important de conserver, tout en lui donnant corps et voix. Puisse-t-elle pour chacune et chacun, intimement et collectivement, continuer de souffler, de nous bercer et de nous animer !

Esther ROGAN,
Responsable académique de la Maison des Arts et de la Création

MOT DES ENSEIGNANTS

Le Pressoir, la Boulangerie, les Ateliers, l'Abbatiale, la Grange, le Potager. Au début, les mots nous semblent étranges, génériques, coiffés d'une majuscule un peu pompeuse. Ils parsèment le programme de notre résidence d'écriture à l'IMEC, et en les lisant, je peine à imaginer autre chose qu'un immense entrepôt à l'odeur de foin, des laitues généreusement arrosées par les averses de Normandie. Très vite pourtant, j'entends les étudiant.e.s se donner rendez-vous devant la Boulangerie comme s'il s'agissait d'un bar, répéter le mot « abbatiale » avec un tel détachement qu'on croirait presque à d'anciennes expériences en couvent et monastère. Au fil des jours, l'abbaye d'Ardenne se transforme sous nos yeux, comme tous les lieux que l'on apprend à connaître, où l'on ose finir par se sentir un peu chez soi. Le Pressoir est le premier endroit où sont partagés des textes, extraits de carnets encore à peine noircis, dans une lumière de fin de journée violette et dorée. À l'intérieur de l'Abbatiale, on se déplace d'abord timidement ; on écoute le vent siffler dans les voûtes, si fort qu'on craint presque qu'il n'ébouriffe les archives. Le lendemain, les bourrasques se sont apaisées ; on s'assied avec un peu plus d'assurance devant les boîtes bleutées. La Boulangerie ne produit plus de pain mais des histoires — devant l'immense cheminée, les auteur.e.s pianotent sur leurs ordinateurs, s'échangent des bribes de récits et des morceaux de playlist. On parle écriture et on retape sa nouvelle au Potager, au milieu des tomates et des fraisiers, les joues rougies par le soleil du matin, les yeux plissés lorsque la nuit tombe, et que les lectures se poursuivent à la lumière bleue des téléphones. Les personnages apparaissent peu à peu, on en parle comme de nouveaux et nouvelles ami.e.s, né.e.s à l'abbaye ; ces héroïnes et héros monteront avec nous dans le TER qui nous ramènera à Paris le vendredi. L'IMEC et ses bâtiments, suffisamment vastes pour accueillir les textes d'un groupe d'écrivain.e.s qui ne se connaissaient pas quatre jours plus tôt, ne nous quitteront jamais tout à fait.

Julia MALYE,
Écrivaine et enseignante du Centre d'Écriture et de Rhétorique

Il y avait un monstre de pierre, planté comme un con au milieu des champs. Une abbaye qui nous accueillait sans que l'on sache trop pourquoi. Une semaine en vase clos, pendant laquelle tout semblait loin. L'actualité, Sciences Po, Paris, le périphérique. Cinq jours et quatre nuits dans ce cloître rempli de littérature, cernés d'étudiants. Le premier soir, l'IMEC est devenu un chenil de porcelaine tant il y avait de regards en chien de faïence. Sont ensuite arrivés une jument seule et triste, des manuscrits qui n'avaient pas vu le jour depuis la chute du mur de Berlin, des poèmes, des lettres, des lectures sous les étoiles, à la lueur des smartphones... Cette semaine loin des autres, près de nous, sur les terres normandes de Flaubert et d'Oreisan, est alors devenue trop courte... Le dernier jour, les champs, ces cons, étaient plantés autour du monstre de pierre.

Alexandre GALIEN-BARBÉ,
Écrivain et enseignant du Centre d'Écriture et de Rhétorique

EXTRAITS CHOISIS

Première chasse

Par Héloïse ELOI-HAMMER

Chères et chers oublis, je suis ravie d'être face à vous aujourd'hui pour notre colloque annuel, "Croquer sans compter", dans le cadre duquel certains d'entre vous participeront à leur première chasse. Nous nous réunissons cette année à l'IMEC et j'espère qu'à l'odeur, même les plus inexpérimentés d'entre vous ont compris que cette destination n'a pas été choisie au hasard. Ce mille-feuille olfactif, dont les effluves nous parviennent par vagues, est la matérialisation concrète de la richesse de ce lieu relativement à l'activité qui nous occupe. Il y a ici des souvenirs qui comptent parmi les plus savoureux de notre temps, des souvenirs oubliés, conservés, protégés, inventés, truqués... En bref, il y en a pour tous les goûts !

C'est la diversité des activités qui se sont succédées ici qui font la richesse inépuisable de cet endroit. Les souvenirs y sont si concentrés qu'ils se superposent par strates. Parfois, un mouvement amorcé par un glissement de terrain ou de nouveaux travaux provoquent des rencontres inattendues, qui donnent naissance à des souvenirs temporellement hybrides. Ce phénomène mérite d'être souligné, car il ne se produit que très rarement, et sa fréquence ici est la principale raison qui a poussé l'Union Nationale contre l'Extinction des Souvenirs Chers aux Oublis (l'UNESCO, pour les intimes) à la classer au patrimoine mondial.

Oui, monsieur, vous vouliez intervenir ? Pourquoi appeler "Croquer sans compter" un colloque où toute chasse digne de ce nom est interdite ? Eh bien, Ferg Essen, je dois dire avant toute chose que je suis surprise qu'un propos si naïf émane d'un être ancien, dont, si je peux me permettre, il ne restera bientôt plus qu'un de ces souvenirs qu'il aspire à croquer... Le titre du colloque a bien évidemment été pensé comme un jeu de mots, le terme « compter » étant plurivoque. Notre but n'est pas, et ne sera j'espère jamais, d'engloutir voracement les souvenirs qui nous entourent. En revanche, nous cherchons tous le moyen de mettre en œuvre une consommation responsable, sans « compter » sur la multiplication des souvenirs, et sans que notre présence « compte », c'est-à-dire pèse sur l'écosystème auquel nous appartenons. Je profite de ce rappel pour vous informer que les dernières études en date nous alertent toutes sur une baisse de la fertilité des souvenirs, et sur une disparition quasi-totale de leur génération spontanée.

D'autres questions ? Bien. Je reprends donc.

L'objectif de ce colloque est de partager de bonnes pratiques, en termes de chasse au souvenir, et de permettre à tous de se former afin d'éviter les mauvaises surprises. Contrairement aux apparences, la chasse peut être une activité dangereuse, et il est fondamental d'en maîtriser les arcanes, non seulement pour savourer de manière optimale les souvenirs dont nous nous nourrissons, mais également afin de nous préserver d'indigestions qui peuvent s'avérer fatales.

Pour trouver un souvenir, la première chose à faire est d'apprendre à les distinguer. Il y en a des vrais, mais également des faux, qui souvent sont les plus visibles. Déguisés, ils se pavanent avec une telle péremption qu'ils n'ont aucun mal à éclipser leurs frères authentiques. N'hésitez pas à laisser de côté tous ceux qui vous paraissent trop évidents, et dont l'allure manque de subtilité : s'ils s'avéraient vrais, cela ne les empêcherait pas d'être fades, et le goût des faux passe en horreur tout ce que vous pourriez imaginer.

Une fois ces imposteurs évincés, il vous faudra scruter les angles morts. Paradoxalement, les meilleures cachettes sont rarement les plus reculées, et l'inattendu est moins souvent supposé que l'impossible. Ne négligez pas les zones sombres, mais concentrez l'essentiel de vos recherches sur le clair-obscur.

Même avec cette technique, attraper des souvenirs n'est pas une mince affaire car, une fois entraperçus, loin de se figer de terreur, ils acquièrent une vitesse de fuite dix fois supérieure à celle de leurs déplacements habituels. Il faut donc être capable de passer, en un instant, d'un état de rêverie – propice à la découverte d'un souvenir – à un état d'alerte maximal. Une fois le souvenir piégé, je vous recommande de commencer par l'inspirer, et de le maintenir dans votre tourbillon nasal jusqu'à ce que vous puissiez le mettre en lieu sûr. Quand vous aurez trouvé où le stocker, vous n'aurez plus qu'à l'éternuer ; à ce stade, il sera trop étourdi pour s'enfuir, et vous disposerez d'une bonne vingtaine de secondes pour agir.

Je vois que nous avons une nouvelle main levée ! Oui, monsieur Olvi Dado ? Ah très bonne question, et je pense qu'il est fondamental, pour les plus jeunes d'entre nous, de revenir sur ce sujet, je vous remercie donc d'avoir porté ce point à mon attention. Monsieur Olvi nous demande donc comment la chasse aux souvenirs dans des lieux de conservation pouvait passer inaperçue. La réponse est bien simple : chaque fois qu'un oubli consomme un souvenir, il n'en reste aucune trace dans la mémoire humaine. De plus, les êtres humains ne nous voient pas. Notre consistance leur est étrangère et, quand nous nous croisons, ils nous traversent. Ils nous perçoivent, cependant, mais, inconscients qu'ils sont de l'existence d'êtres aériens, ils nous assimilent au vent, voire au vide. Nous n'avons donc aucun souci à nous faire de ce côté. Par ailleurs, nous sommes si voraces et nombreux que l'histoire de ces êtres a été grignotée de manière quasi-uniforme ; ils sont donc convaincus qu'il s'agit là d'un état naturel, et qu'il est impossible de tout connaître. Oui, vous pouvez rire ! Mais n'oubliez jamais que c'est à ces animaux défectueux que nous devons notre existence.

Y a-t-il d'autres questions ? Bien. Pour conclure, je dirais donc que la chasse aux souvenirs nécessite une patience triple : patience de l'affût, de la poursuite, et de la dégustation.

Il ne me reste plus qu'à mener les plus jeunes au lieu dédié à leur toute première chasse. Je vous invite tous à vous joindre à nous pour être témoin de cet événement. Il s'agira d'une expérience inédite : un groupe d'étudiants humains est arrivé ce matin même à l'abbaye, pour se nourrir du lieu d'une manière bien différente de la nôtre. Leur présence rend possible une traque relativement conventionnelle, mais qui sera un entraînement satisfaisant pour nos nouvelles générations.

Bien, suivez-moi, les bâtiments de la résidence ne sont qu'à quelques mètres. Depuis cette porte de bois jusqu'au jardin abandonné que vous voyez là-bas, chers jeunes oublis, vous êtes libres de tout poursuivre. N'oubliez pas, cependant... Ah. Je vois qu'il est trop tard pour les recommandations relatives à la subtilité de la chasse, qu'est-ce que... ? Oui c'est bien ce que je pensais. Voyez comme ils les déchiquettent ! Celui-là n'a même pas été consommé. Ceci dit, c'est une parfaite illustration de la manière dont naissent les souvenirs tronqués. Pauvre bête, elle se vide de toutes ses couleurs... Enfin. Malgré tout, c'est beau, la jeunesse !

*Pour lire le texte dans son intégralité,
veuillez scanner le QR code :*



ÉCRIRE

Le Castor

Par Pauline FOLLIC

« Chère Michèle Jaouen, J'ai lu votre manuscrit et il m'a touchée par sa sincérité. Mais l'écriture en est maladroite, écrire est un vrai métier qui ne s'improvise pas. »

Simone de Beauvoir

Nicole MOAL
6 rue Double
Audierne

Dimanche 22 mai 1955, Paris

Ma très chère sœur,

Je t'ai déjà écrit ce matin, mais je me rends compte du déni dans lequel j'étais. Où avais-je la tête, à répéter ce que l'on m'a répété pour me rassurer, à me consoler à coups de « on dit que », à confondre encouragements et condescendance ? Je suis étonnée d'avoir payé si peu pour l'affranchissement de ma dernière lettre, car elle était lourde de vide. Je me suis véritablement fourvoyée : le courrier de MADAME de Beauvoir est tout sauf anodin, au contraire, il est d'une violence inouïe que je ne peux accepter. Et dire que ce matin, j'envisageais de la remercier... Tu peux brûler la lettre !

Est-ce comme cela qu'il convient de recevoir les aventureux, les courageux, les nouveaux aspirants de la littérature française ? En répondant à 245 pages de poésie authentique par deux phrases, deux phrases foncièrement méprisantes ? Je te le demande Nicole, comment peut-on prendre le temps de rédiger À LA MAIN des mots si profondément enfouis dans l'océan du négatif, de les glisser dans une enveloppe que l'on humecte de sa propre salive, de sa propre langue contre le papier, avant de PAYER pour les faire envoyer ? Je ne comprends cette démarche qu'à travers le prisme de la haine, de la mesquinerie ou de l'insolence.

Elle a aimé ma sincérité, elle n'en a encore rien vu , cette mauvaise buveuse d'eau et son mari aux yeux qui dialoguent. Celui-ci est sûrement passé à côté de la méchanceté de sa femme, malgré sa chance naturelle de pouvoir toujours l'observer du coin de l'œil. Et elle a indubitablement survolé les classes de français : écrire n'est pas un métier qui s'improvise, en effet, écrire est un verbe et le métier correspondant est écrivain. Tous les écrivains écrivent, mais tous ceux qui écrivent ne sont pas écrivains - sinon nous autres artistes de lettres militerions tous en faveur de l'analphabétisme.

J'en attendais mieux de celle que l'on appelle le Castor - sûrement plus du fait de sa dentition que de son esprit d'équipe. Je pensais faire partie de la sienne, de la grande bande qu'est la sestralité, qu'être femmes nous rapprocherait et engendrerait plus d'empathie de son côté. Encore une qualité qu'elle n'a pas, visiblement. Et ce n'est pas son tact ou sa diplomatie qui la rendront plus sympathique... Si j'avais voulu obtenir un retour si peu constructif, j'aurais demandé à un homme. Ne devrions-nous pas, femmes, nous apporter un soutien mutuel plutôt que de nous faire concurrence ? Ou peut-être qu'elle souhaite faire barrage pour ~~restée~~ rester la seule femme écrivain du moment ? Malheureusement, la taille de son ego nous fait de l'ombre ; elle repousse la lumière que portent les mouvements en faveur des femmes. Je te l'écris ma sœur, si je deviens un jour une célèbre écrivaine - et je le deviendrai - toutes les femmes de France et d'Europe pourront m'écrire, je relirai minutieusement leurs manuscrits, flatterai leurs plumes, leur prodiguerai quelques conseils, trouverai des pistes d'amélioration, assurerai un soutien aveugle, en parlerai au tout Paris. Être femme en 1955 est déjà bien assez dur, soutenons nos sœurs ! D'ailleurs, le masculin de son surnom n'est sûrement pas dû au hasard : le Castor est l'ami du premier sexe, et le deuxième n'est qu'un prétexte d'écriture.

J'ai dû interrompre l'écriture de cette lettre : je fumais à voix haute, invoquant des drames que je ne souhaiterais à personne et la traitant de noms que je n'oserais poser ici de peur qu'ils tombent entre de mauvaises mains, lorsque ma voisine a toqué à la porte de mon appartement. J'ai lissé les pans de ma robe et remis mes cheveux en place pour lui ouvrir, mais cela n'a pas suffi à donner l'illusion du calme. Elle m'a demandé si tout allait bien, puis, voyant que je restais assez évasive, si mon recueil était en bonne voie. Toujours le bon mot, celle-là. Si elle m'avait rendu visite ce matin, naïve et sotte comme je l'étais, j'aurais pu croire qu'elle s'inquiétait pour moi – mais que nenni, cette commère avait flairé le ragot et ne cherchait qu'à attiser son foyer de jacasseries. La voisine m'a certes interrompue dans un élan de colère créatif et fructueux, mais elle m'a permis de prendre une décision : je ne répondrai pas à cette lettre, soit-elle de la main d'une célébrité. Il est trop tard pour lui retirer mon manuscrit, mais pas pour lui rétorquer mon indifférence.

Je réitère mon inquiétude pour le bateau de Jean et mes baisers à toute ta jolie famille. J'ai hâte de tous vous revoir.

Ta sœur préférée qui continuera d'écrire contre vents, marées et castors,

Michèle

*Pour lire le texte dans son intégralité,
veuillez scanner le QR code :*



L'hiver néerlandais est amer

Par Louis-Matthieu FRANÇOIS

Il sort un cahier de son sac à dos, déchire une page et couche une phrase sur le papier vierge. Jauni, l'énoncé est plus corné qu'une photo qu'on retrouve dans un vieil album avant de déménager, de celles qu'on voudrait brûler vives et qu'on regrette d'avoir vues. Il froisse les mots et claque la porte de son appartement. Il enfourche son vélo et pédale en direction du port. Ses roues crissent sur le goudron amer. L'hiver néerlandais est amer.

Il a emménagé aux Pays-Bas le mois dernier. Un temps à Amsterdam avec trois amis de longue date, dans un épais brouillard de beuh. Il fume occasionnellement, mais jamais seul. La défonce lui est plus douce lorsqu'il est bien entouré. La fenêtre reste obstinément fermée pendant la journée, mais l'hydre à quatre pet's déplie ses huit jambes le soir. Elle se balade alors le long du Herengracht, canal situé à proximité du Airbnb booké pour l'occasion. La nuit, elle écrit à plusieurs mains, des poèmes et des histoires lus le lendemain, au réveil.

Il a quitté Amsterdam après une semaine pour poser bagage à Scheveningen, petit quartier de pêcheurs de La Haye. Il y a grandi, maîtrise le néerlandais et apprécie le port et sa brise fraîche le soir, près des docks. La compagnie des Hollandais lui est agréable parce qu'il sait qu'ils ne l'emmerderont pas.

Il compte y rester quelque mois, le temps d'écrire son prochain livre.

Il laisse son vélo dans les dunes et remonte la route goudronnée. Ses pas le mènent à la plage.

Il est tôt et la mer du Nord a encore la pupille bleu sombre et le cil écumeux. Lui a du sable dans les yeux. Il s'assied dans un coin, plutôt éloigné de la mer sinon il a froid. Il reste immobile. Devant lui, deux femmes aux corps pâles et dénudés entrent dans l'eau glacée sans bruit, pudiquement presque. Il sort une feuille et gratte une phrase, la raye, puis gratte la suivante, jusqu'à habiller le papier d'énoncés essoufflés. Gros seum. Il ne se sent pas original du tout ; quelque chose le démange et l'empêche de se jeter dans l'écriture.

Il a la certitude que les mots qu'il aligne sur le papier ont déjà été tripotés et disposés de la sorte par quelqu'un, quelque part. Il rit jaune. Il regrette de ne pas avoir pris de quoi couvrir ses épaules. Il fait froid. Surtout, il sent un iceberg de colère à l'intérieur de son bide.

S'ils savaient. S'ils savaient, ceux qui avaient acheté son premier livre, son best-seller, que c'était pas le sien, mais celui que quatre toxicos avaient co-rédigé en quelques soirs l'été dernier. La sensation d'être dépossédé de ce qu'il a écrit lui attrape violemment les tripes. Merde. Il se lève et se rapproche de l'eau. Il envie presque les deux femmes qui se pèlent les miches dans la mer. On ne réfléchit pas dans ces cas-là ; le cerveau se met en veille et le corps grelotte délicieusement pour moduler sa température. Il se déshabille et s'immerge jusqu'au cou.

Le bouquin avait cartonné et il en était le premier responsable. C'était lui le cerveau. Eux n'avaient fait que prêter leurs mots gauches et cette jolie tambouille avait best-sellé. Mais ça lui laissait un goût amer ; il avait l'impression de déceler un trop-plein d'eux en lui, comme si ses lectures, ses lecteurs, ses parents, ses amis et ses pairs inséminaient son livre de milliers de petits microbes, jusqu'à contaminer son style, sa pensée, son être. Alors lui venait l'envie d'aseptiser chaque mot qu'il écrivait, pour ôter les traces que les gros doigts des trois autres lascars avaient laissé sur son écriture, oui, et même effacer tous ceux qui avaient pu déjà articuler leurs idées de la même façon que lui. C'est à ce moment qu'il s'était éloigné, pour écrire seul.

Il est sorti de l'eau et s'est dirigé vers sa serviette.

Comme un animal qui urine pour marquer son territoire, il pisse des jets de syntaxe sur son papier, campé dans le sable de Scheveningen Strand. Aucune prétention à battre des records de distance, lui tente de faire des figures jamais réalisées auparavant.

Brusquement, il se retourne, plonge les yeux dans la mer, comme pour la mettre au défi : il écrira une œuvre unique, un roman composé de phrases que jamais personne n'a écrites, oui, de mots ordonnés tels qu'aucune des suites de lettres entre deux points n'aura déjà été jetée sur le papier. Il édifiera les tours, les arches et les ponts d'une architecture lexicale inédite, et son roman n'en sera que plus authentique. Ce sera son roman, pour de vrai cette fois.

Il est rentré content, dîner frugal, et s'est couché avant qu'il ne fasse sombre. Impossible de fermer l'œil. Il fixe le plafond et tente de faire le vide dans ses pensées. Il sait qu'il oublie quelque chose, qu'un détail se terre à la périphérie de son esprit, quelque part, sans qu'il parvienne à le saisir.

Et puis c'est remonté brusquement à la surface de sa conscience, ça a rempli sa gorge comme un reflux gastrique. Écrire des phrases uniques oui, bonne idée, mais comment déterminer avec certitude que personne n'a jamais écrit telle ou telle phrase ? Impossible, pense-t-il, à trop me précipiter je me lance dans quelque chose qui me dépasse. Il me faudrait un travail de documentation énorme et je ne connais pas d'outil de recherche assez puissant pour balayer aussi large.

Il soupire à voix basse et fixe le plafond pendant plusieurs minutes lorsqu'une intuition lui vient. Et s'il confiait le travail d'écriture aux exécutants qui peupleront déjà le roman ? À des personnages qu'il aurait forgés dans le plus grand soin et dans lesquels il placerait toute sa confiance ? Il déléguerait ainsi la lourde tâche de vérifier l'authenticité de chaque phrase à des spécialistes ; des gars triés sur leur capacité à novlanguer sans efforts ; des personnages d'envergure pour un écrit d'envergure ; des bougres imperméables à la pression et dotés d'une imagination foisonnante.

Voilà ce qu'il lui faut. Un casting cinq étoiles. Alors il se redresse et renonce à fermer l'œil. Sa lampe de chevet allumée, il arque son dos au-dessus de son bureau et noircit une page. Ses pattes de mouche prennent le chemin de son lit, grimpent sur le sommier, le matelas. Il tombe raide et s'endort sans sommation.

Il ne s'est pas rendu à la plage le lendemain. Il s'est levé tôt et a préféré arpenter le port, dépasser son marché aux poissons, vide à cette heure-ci, contourner ses bars silencieux pour s'asseoir sur le bord d'un quai. Ses jambes balancent devant lui, et le dessous de ses semelles frotte la surface dentelée de l'eau. Ça fredonne un air doux et marin, qu'il inspire sans bruit, et dont le souffle frais le remplit, et les mots lui viennent à ce moment, oui les personnages de son roman tempêtent, pouffent et s'essoufflent à l'intérieur de lui. Ça le fait tanguer, il vacille presque et s'empresse d'ouvrir son carnet. Il le cale comme il peut sur un genou, puis plonge. Ses personnages l'inondent et l'interpellent. Pendant plusieurs heures, il crache sur le carnet les candidatures soumises dans sa tête pendant la nuit.

*Pour lire le texte dans son intégralité,
veuillez scanner le QR code :*



Les pommes

Par Claire DUBOSCQ

On meurt trois fois, se dit Matthieu. Quand son corps s'éteint, quand on le met en terre ou le brûle, et puis quand on vide notre cave.

Ce moment, il l'avait attendu toute sa vie. Il avait patienté, avec la résignation froide et consentie qu'on vit dans la salle d'attente du dentiste ; il savait tout simplement que ce jour arriverait. Et ce lundi, alors qu'il attendait le bus, ça s'était finalement produit. S'il attendait qu'on lui annonce enfin que son père était mort, il n'avait jamais cherché à anticiper sa réaction. Alors quand il est monté dans le bus, et pendant que la voix de sa sœur continuait à lui égrener les détails logistiques dont il se fichait éperdument – qui était-il pour opiner sur le choix des fleurs ou la couleur du costume d'une personne qu'il n'avait jamais côtoyée ? –, il l'a vue. Distinctement, la cave de son père s'est soudain et fluidement dessinée dans sa mémoire. « C'était ça », s'était-il dit. Maintenant que le gardien s'apprêtait à bouffer les pissenlits par la racine, il allait enfin pouvoir y retourner.

En pénétrant dans le hall, Matthieu fut instantanément pris d'une nausée. Une nausée de souvenirs, de celles qu'on ne maîtrise pas et qui, par violentes vagues d'images et d'odeurs, nous paralysent. Dehors, les fleurs n'étaient pas les mêmes, le cyprès qui faisait autrefois de l'ombre à la cuisine avait été remercié, la façade, refaite, ne lui avait rien provoqué non plus. Mais ce hall, ce hall et son éternel carrelage à damier l'avait violemment rappelé à l'ordre. Que faire de ces images, qui avaient été classées, archivées depuis l'Altercation. Elles revenaient avec force et charriaient avec elles cette certitude qu'elles l'accompagneraient désormais à chaque moment d'égarement.

Gabrielle mit la clé dans la porte rouge, et la vision de son insupportable petit porte-clés en bois ramena Matthieu à la raison de sa présence en enfer. Du premier coup d'œil, il ne reconnut rien. Il parcourut du regard les murs, le sol, l'amas de meubles anciens et tâchés. Finalement, il sentit un pincement : il aurait aimé tomber sur un objet familial. Pendant que Gabrielle déplaçait des caisses dans le placard du couloir, Matthieu se mit en quête de la clé de la cave. Il était obsédé, toujours nauséux, et pressé d'en finir. Après avoir retourné plusieurs tiroirs de la cuisine, il tomba sur la petite clé, froide et grise. Il ne la reconnut pas non plus. Il la serra fort dans la paume de sa main sèche et descendit jusqu'aux portes en bois qui lui avaient toujours rappelé celles de son école, qui laissaient voir par dessous les pieds et mêmes les genoux selon l'âge de l'usager. Il retrouva sans hésitation son chemin jusqu'à la porte numéro sept. En introduisant la clé, sa nausée s'intensifia. Il avait l'impression que son père allait débarquer à l'angle du couloir, et lui crier à nouveau que s'obstiner quand on n'a pas de talent, c'est minable et ça ne fait manger personne. Il se reprit et pénétra dans la petite pièce sombre.

Après avoir trouvé et activé la lanterne sur son téléphone, il entreprit un petit tour. Sur lui-même, bien sûr, l'espace était réduit et le plafond tout près de son crâne dégarni. La lumière blanche l'aveuglait, tout particulièrement en éclairant les nombreuses et épaisses toiles d'araignées qui s'élançaient d'un bord à l'autre de la pièce. Soudain il la reconnut. Sa boîte était là, affaissée sous une caisse de vin. Du Côtes du Rhône. Matthieu sourit ; ils n'avaient décidément jamais eu les mêmes goûts. Il déplaça la caisse et traîna son carton jusqu'à lui. Le frottement de la boîte sur le sol rugueux sonna à ses oreilles comme un coup de tonnerre triomphant : elle était enfin à lui. Il s'assit, la contempla plusieurs minutes. Le silence lui permettait de se remémorer leur séparation. Il avait sonné, avait beaucoup crié, supplié son père de le laisser récupérer son premier roman, puis s'était rendu face à ce petit monsieur stoïque qui n'y comprenait rien. Il s'était juré, en repartant ce jour-là de la résidence des Lilas, qu'il reviendrait récupérer son œuvre, qu'il n'aurait plus peur. Il se souvint que ses larmes et sa rage d'impuissance l'avaient conduit au mauvais arrêt de bus, et après être finalement rentré chez lui bredouille, il avait mis plusieurs semaines à en reprendre un, de bus.

*

Il était vingt-heures passées. Il le savait parce que les nanas du cours de yoga du local d'en face sortaient en riant, chargeant leurs ridicules tapis sur le dos et se plaignant des étirements de fin de séance. Il descendit de sa machine à laver. Matthieu voulait laisser une trace. Laver son nom, et mourir en ayant réussi à effacer son père. L'idée que ce bonhomme abject lui survive par-delà la mort le rendait malade. Écrire pour effacer, tel était l'enjeu. Il n'était pas effrayé par sa propre disparition, tant qu'il parvenait à se survivre. Se survivre, c'était gagner son droit à se décomposer en paix. Il était persuadé que la tranquillité du devoir accompli le laisserait s'éteindre, assis ou bien allongé, après un bon repas ou une ultime balade au crépuscule. Mais pour s'acheter ce départ apaisé, il devait agir. Il s'approcha de sa boîte. Bien disposée, portant encore la marque du carton de vin qu'on avait jeté dessus pour la ratatiner. Il entreprit de défroisser le carton. Peine perdue, il était déchiré et rabougri : Matthieu entrevoyait l'absence de poussière entre les plis de la matière rêche. Il la contempla plusieurs heures. Il fallait la domestiquer, pensa-t-il. Autant de temps passé dans la cave du hibou, elle avait besoin de temps avant de livrer son trésor. Puis il se décida. Peut-être réveillé de sa léthargie par les cris de ses voisins du dessous. Ils avaient la fâcheuse habitude de laisser la fenêtre de leur salon ouverte quand ils s'engueulaient. Ils pourraient prendre la peine de parler distinctement, s'était-il souvent dit dans l'espoir de voler un bout de dialogue pour son roman en cours. Il ouvrit la boîte. Dans le silence et la concentration qui s'imposent au moment d'essayer pour la vingtième fois d'écraser une mouche, il plongea au ralenti ses mains dans les entrailles du carton. Il en sortit une première pile. Droite, blanche, on aurait dit un bloc de feuilles prêt à recharger une imprimante. Seules quelques chemises de couleur entrecoupaient depuis la tranche la monotonie de sa découverte. Il souleva la deuxième pile. Même histoire, un bloc uniforme, bien tassé, bien rangé. Un petit peu comme lorsqu'il se trouvait face au même ordre suspect qui règne chez son ami Antoine à chacune de ses visites : quelque chose le dérangeait. Si Antoine avait la fâcheuse habitude de vivre dans son désordre, il ne supportait pas les visites à l'improviste. Il avait toujours besoin de quelques heures de battement pour s'affairer à un ménage de printemps éclair. Comme beaucoup de célibataires sans doute. Seulement, Antoine oubliait de mettre en scène, de désordonner cet ordre : il ne laissait traîner aucun verre utilisé, aucun magazine ouvert, bref, un appartement témoin qui sent la clope, ça n'a jamais convaincu personne. C'est juste suspect. En feuilletant ses notes, Matthieu fut pris d'effroi. Tout était lisse, aucune rature, aucune trace de gomme. Tout était étrangement parfait. Chaque chapitre était glissé dans une chemise de papier fin, de la plus claire à la plus foncée. Pire encore, ses pages étaient numérotées, et rangées dans l'ordre. Les phrases s'enchaînaient, l'écriture était monotone, la ponctuation bien marquée. Quelques trombones marquaient les versions alternatives, on pouvait choisir et reprendre le manuscrit à sa guise, comme les livres qu'il aimait tant petit, où le lecteur était le héros et décidait de chaque avancée narrative, pour que l'histoire s'adapte à ses choix. Il ne se résigna pas et attrapa le second paquet. Des ratures, du blanco, il feuilletait névrotiquement les pages pour trouver une trace qui confirme qu'un être humain - lui-même - avait bien noirci ces pages, qu'elles n'étaient pas le fruit d'une machine ou d'une mauvaise blague. Après de longues minutes à passer et repasser ses précieuses notes au peigne fin, l'horreur le saisit : « Je suis chiant. » soupira-t-il. Comment retrouver la magie, se sentir nostalgique face à tant d'ordre, de propreté, d'automatismes ? Il ne trouva rien qui puisse prouver qu'il avait vécu avec ces notes. Qu'il avait éprouvé ces feuilles, ces paragraphes, cette histoire. Eux non plus n'avaient pas vécu. Ils avaient simplement été posés là, délicatement. Il jeta un violent coup de pied dans le premier bloc de notes. Elles s'éparpillèrent et glissèrent sur le lino gris de son salon. Dehors, il entendit la coach de yoga fermer le local « au moins une qui aura étiré quelque chose aujourd'hui » se dit-il.

*Pour lire le texte dans son intégralité,
veuillez scanner le QR code :*



AUTOUR DE NELLA ET D'ÉRIC

La mère

Par Fanny BOUSQUET

Adèle regarde son bureau et la pile de dossiers qui menace de tomber ; que faire déjà ? L'année dernière lui paraît tout à coup si loin, la seule chose dont elle se rappelle c'est lorsque maman avait indiqué aux autres stagiaires qu'elle savait déjà comment trier. Elle n'en avait aucune idée, personne ne lui avait expliqué. Un homme passe à son bureau, il la complimente, lui dit combien Claude ne tarit pas d'éloges sur elle, sur ses études et son intelligence. Adèle le déteste déjà : pourquoi l'entend-elle toujours de la bouche d'inconnus, pourquoi maman reste-t-elle incapable de lui faire un compliment ? À quoi bon le Certificat d'Études avec la meilleure note de l'arrondissement ; à quoi bon le Baccalauréat avec mention ; à quoi bon l'École d'Architecture, puisque maman n'a jamais daigné la féliciter ? Elle déteste lorsqu'elle se sent bête à cause de maman ; elle déteste vouloir la satisfaire ; elle la déteste d'en être arrivée à la détester. À quoi bon donc ? Plusieurs fois, elle a voulu partir, s'enfuir du petit deux pièces. Elle ne sait pas comment faire, elle n'a jamais vraiment quitté sa mère, à part pour quelques vacances ou pour quelques voyages scolaires. Est-ce là encore une véritable solitude puisque maman est toujours dans ses pensées, quoiqu'elle décide de faire ? Si elle fume, elle sent son regard ; si elle sort trop tard, elle entend sa voix ; si elle boit un verre de trop, elle voit sa déception... À quoi bon partir quand maman sera toujours là, dans un coin, à la guetter, à l'épier et à la juger ? Adèle se sent déjà comme une petite vieille, comme ces dames rabougries qui peinent à transporter leur chariot de courses ; elle, elle porte les attentes de maman, les rêves de maman et ce soupçon de déception, qui pèse encore plus lourd que le reste dès qu'elle sort du chemin tout tracé. Elle veut se libérer mais au fond, pour quoi faire ? Elle ne sait pas et lorsqu'elle cherche, son cerveau sonne creux. Elle sait dessiner. Elle aime les enfants. Elle aurait pu être illustratrice et inventer des histoires, mais une petite voix mielleuse lui murmure que c'est déjà trop tard, elle est trop vieille, elle doit faire ce que maman a dit. Cet affreux sentiment d'avoir raté le coche s'agrippe à elle comme un vieux chewing-gum à sa semelle : elle est condamnée à dessiner des vérandas.

Pause-déjeuner, Adèle prend la fuite, elle retrouve Catherine dans un petit jardin pas loin de la banque. Elles s'embrassent, s'enlacent. Catherine, c'est une bouffée d'air frais : son sourire, la manière dont elle croque dans son énorme sandwich, la manière dont elle s'affalera après l'avoir fini, déclarant qu'elle a trop mangé, et la manière dont elle sortira pourtant une petite tarte au chocolat qu'elle voudra bien partager avec Adèle alors que cette dernière louche dessus ; mais elle n'en veut pas enfin !, elle est au régime. En plein milieu d'une bouchée, Catherine sort un tas de feuilles blanches dactylographiées. Elle s'empêtre, son sac tombe dans les gravillons, le jambon s'échappe et s'écrase lamentablement sur les pages, le gras de la couenne marquant à jamais le centre de la couverture. « Histoire d'amour », lit Adèle, un titre qu'elle ne peut s'empêcher d'aimer car qui n'aime pas lire une histoire d'amour, surtout lorsque ce n'est pas la sienne ?

- C'est quoi ? demande-t-elle, attrapant au vol le manuscrit avant qu'il ne tombe lui aussi dans les graviers.
- Oh... un manuscrit qui a été refusé ce matin, je crois. Un écrivain italien, une femme. Nella Nobili, j'connaisais même pas.
- Ah... c'est de la poésie..., répond Adèle, qui feuillette, déçue, le manuscrit.
- Une sorte de prose poétique selon Michel -- c'est mon chef. Mais trop « littérature confidente » pour lui. Aucun avenir dans la maison... Ça me fait un peu de la peine, mais que veux-tu... De toute façon, elle est morte il y a quelques années apparemment.
- Ah bon ? Mais elle avait quel âge, morte de quoi ?
- Pas si vieille. Suicide, dit Catherine comme si elle lui avait indiqué son emploi du temps, avec son habituelle nonchalance.

Adèle ne dit rien de plus. Elle finit sa part de tartelette, le régime peut attendre. Trois mois de travail avec sa mère, ça mérite qu'on prenne quelques kilos, histoire de se créer une carapace un peu plus solide. Elle regarde à nouveau la couverture blanche. Le titre l'intrigue : l'histoire d'amour l'aurait-elle amenée au suicide ?

- Tu me le prêtes ? demande-t-elle, pensant déjà à son retour dans le métro. La ligne 6 par une chaleur pareille, c'est toujours un peu un calvaire, autant lire.

À 17h00, Adèle sort du bureau, lessivée. Elle a couru partout, pour faire plaisir à maman qui, elle, reste jusqu'à 20h00. Le tailleur la serre et sa chemise sent la transpiration, elle décide de s'asseoir loin des autres passagers pour les épargner. Elle sort le manuscrit de son sac, la tache de gras s'est propagée et a noyé le titre dont on ne distingue plus que le premier mot « Histoire ». Finalement, c'est mieux, elle n'a pas envie de lire ce qu'elle n'a pas encore trouvé.

Chapitre 1. Dure-mère : le titre l'appelle, il l'invite. Adèle tourne la page, il n'y a que quelques phrases par feuille, de quoi la rendre avide. Nella parle de sa mère, de son amour et de sa haine pour cet être qui lui a tout donné pour tout lui reprendre. Ses yeux filent, le texte défile, les mots se déversent ; elle les avale, elle dévore ce manuscrit qui résonne en elle : « Mère qui me faites mal, Mère qui m'avez tant aimée... que je vous tue, Mère, que je vous assassine, que je piétine votre cadavre, que je brûle vos restes, que je balaie la cour, et que je la nettoie à grande eau ». Adèle ferme les yeux. Elle voit Claude, piétinée, dans la cour de leur immeuble. Elle voit la gardienne passer le balai, poussant le corps sans vie de maman, butant contre sa tête trop lourde pour être emportée dans le caniveau. Que lui est-il arrivé ? Poussée par la fenêtre du troisième étage ? Elle aurait dû atterrir dans les parterres de fleurs. Poignardée ? Le sang aurait dû tacher ses habits. Adèle laisse son esprit divaguer, elle tourne les pages mais ne les lit plus, les mots se sont déjà imprimés dans son esprit, « je t'aime passionnément, je t'aime, ma Mère » mais « ce soir j'ai mieux à faire, les amies, le plaisir. Mon Plaisir, pour courir le rejoindre, pour le saisir, je t'aurais piétinée, Mère. Effacée. » La puissance des phrases la terrorise, les feuilles blanches brûlent la pulpe de ses doigts. Pas étonnant que personne n'ait voulu publier ce manuscrit. Une horreur. Une abominable horreur. Et pourtant, elle s'accroche à ces feuilles, elle les presse contre son cœur. Adèle espère qu'il n'y a pas de copie, elle veut garder cette vérité tout près d'elle, elle veut se souvenir de la haine qui coule dans les veines des filles qui aiment aussi fort leurs mères.

*Pour lire le texte dans son intégralité,
veuillez scanner le QR code :*



La conteuse ouvrière

Par Ambre BRUNETEAU

La brièveté des réponses lui laissa penser qu'il valait mieux se taire. Le bruit n'était finalement autorisé qu'aux machines, le silence étant devenu le seul langage humain. Elle leva la tête, son impatience voulait savoir quelle heure il était. Elle chercha du regard un moyen de trouver sa réponse. Au loin, elle aperçut une pendule si petite qu'elle pensa qu'on n'avait pas le droit non plus de lire l'heure. Observant sa recherche, l'homme à lunettes lui rétorqua :

Surtout, ne regarde jamais la pendule, elle donne envie de mourir. Rien de plus angoissant que le temps qui ne passe pas.

Elle baissa la tête en comprenant qu'il lui suffisait de finir de couper les derniers poulpes pour pouvoir s'arrêter. Elle en avait compté une dizaine, peut-être quinze maximum. Elle commença à faire le décompte. « 15...14...13... ». Mais les chiffres lui donnèrent rapidement le vertige et ne faisaient pas avancer plus vite les aiguilles. Elle continua quand même, faute d'avoir trouvé un autre moyen. « 4...3...2...1 ». L'heure de la pause était enfin arrivée. Là encore, chaque minute était précieuse, elle ne disposait que de 30 minutes pour pouvoir remonter au vestiaire, se changer, manger, s'habiller de nouveau et redescendre à son poste. Chaque couloir grouillait de monde affamé, elle se fit bousculer à plusieurs reprises, la retardant dans sa remontée au vestiaire. Une fois face à son casier, elle pensa : « Il ne me reste plus que 12 minutes. Est-ce que j'ai réellement le temps de descendre à la salle de déjeuner ? Est-ce que j'ai suffisamment faim pour me presser et avaler un encas en une dizaine de minutes ? Peut-être pas. Et puis, il n'est que 9h14, je n'ai même pas faim. En plus, j'étais déjà en retard ce matin... il vaut peut-être mieux que j'attende ici pour être sûre de redescendre à l'heure ».

Elle fouilla dans son casier et attrapa rapidement son sac. Au fond de celui-ci, elle prit un livre, Les cerfs-volants de Romain Gary, et décida de passer sa pause à feuilleter les pages plutôt qu'à manger. Sa lecture l'avait tellement happée qu'elle ne se rendit pas compte que le temps s'était déjà écoulé. Elle eut un léger vertige en se relevant, mais repartit tout de même pour son poste. Lorsqu'elle passa son badge, il affichait 9h26. Pile à l'heure. Elle pouvait reprendre son travail l'esprit plus tranquille. Mais les quatre heures restantes s'annonçaient infiniment longues et répétitives. Elle coupait, remplissait, comptait et se démenait pour que l'ennui ne prenne pas le dessus. Dans ce combat acharné, sa défaite était inévitable. En sortant de l'usine vers 13 heures, les poivrons et poulpes étaient omniprésents autour d'elle, dans sa voiture, chez elle, continuellement. L'usine ne tarderait pas à s'installer profondément dans son esprit.

*

La première journée fut longue, mais pas autant que la deuxième, sans parler de la troisième. Elle était épuisée, pas tant physiquement que mentalement. Elle n'en pouvait plus de lever la tête chaque minute en espérant qu'il se soit écoulé une heure et que ce soit enfin le temps de la pause. C'était d'ailleurs devenu sa seule échappatoire. Chaque jour, elle sacrifiait son repas pour son moment de lecture. Elle se nourrissait d'histoires.

Mais malgré cet appétit intellectuel, plus les jours et semaines passèrent, plus ses gestes étaient machinaux et automatiques. Elle ne s'était pas rendu compte qu'elle n'avait plus besoin de penser pour les effectuer. Dans son esprit, le vide s'était installé. Pas une réflexion, pas une impression. Rien. Ce vide lui donnait une sensation de lourdeur intense. Son dos devenait de plus en plus voûté à force d'être penchée sur le tapis. Elle s'était habituée au froid et à la douleur autant qu'à l'ennui.

Alors qu'elle était dans le vestiaire en train d'attraper son roman quotidien, elle vit celle qu'elle surnommait Grain de beauté, assise contre son casier. Interpellée, elle demanda à sa collègue :

- Tu ne vas pas manger ?
- Je ne peux pas, j'ai une lombalgie. J'ai déjà du mal à rester debout pour travailler, je ne vais pas faire des allers-retours supplémentaires pour manger.
Je préfère rester là, j'ai trop mal.

L'empathie pour cette femme fut tellement forte qu'elle lâcha son livre pour s'asseoir à côté d'elle. Pour lui remonter le moral et tenter, en vain, de lui faire oublier la souffrance, elle décida de lui raconter brièvement son roman en cours de lecture. C'était l'histoire d'un homme qui déambule dans Paris une nuit d'été, plongé dans ses souvenirs citadins les plus lointains. Quoi de mieux que Paris pour s'évader un peu. Face à elle, un sourire timide s'esquissa sur le visage de la femme. Au moment de redescendre en salle de travail, elle se sentit vivante, comme si l'éclipse narrative lui avait rouvert les portes de son esprit. Les heures de travail qui suivirent furent essentiellement dédiées à la réflexion de ce qu'elle pourrait raconter lors de la pause matinale de demain. De là, elle s'égara dans des souvenirs lointains. Alors qu'elle était plongée dans cette rétrospective, l'homme à lunettes la regarda et lui dit :

- Tu as l'air ailleurs, tu penses à quoi ?
- Je réfléchis aux prochaines histoires que je vais raconter à Grain de beauté. On a parlé longtemps aux vestiaires tout à l'heure. J'ai eu l'impression que cela aurait pu durer des heures. Je lui ai raconté l'histoire du livre que j'avais dans mon casier.

Ses rides se fixèrent pendant une seconde. Il lui demanda de lui raconter à lui aussi. Alors elle retraça de nouveau le parcours de cet homme. À son tour, cet échange l'avait chamboulée tout en douceur. Dès qu'ils se trouvaient à travailler au même poste, il lui demandait constamment une nouvelle anecdote sur ces personnages imaginaires.

Bien que l'usine comptait plusieurs centaines d'employés, les conversations circulaient toujours rapidement, d'autant plus lorsqu'elles étaient aussi atypiques. Les bruits de couloir racontait qu'une femme était capable de conter des histoires, de parler et faire parler et qu'après l'avoir entendue, on se sentait plus léger. C'était évidemment l'homme à lunettes qui avait commencé à répandre la nouvelle, lorsqu'il avait raconté à l'un de ses collègues qu'il lui était arrivé quelque chose d'extraordinaire la nuit précédente : « J'ai rêvé. Tu te rends compte, ça ne m'était pas arrivé depuis 40 ans. Tu sais, à force de ne plus rêver, j'avais fini par croire que j'étais devenu trop vieux pour ça ».

*Pour lire le texte dans son intégralité,
veuillez scanner le QR code :*



Les fossoyeurs

Par Lucie CHEYLAN

Arriver au centre d'archives s'avéra moins compliqué que ce qu'il avait pu croire.

Bien qu'il ait été plongé dans ses souvenirs, ses pas avaient continué à le guider le long de la route que lui indiquait la carte. Cela le fit sourire, allégea un peu du poids sur sa poitrine. Il ne pouvait s'empêcher de croire que cette concentration involontaire était dû à ce qu'il venait faire ici. Sa démarche s'accéléra ; son sourire trembla un peu. Cela faisait tellement d'années qu'il ne l'avait pas vue ; il ne savait pas quoi ressentir. Comment avait-elle changé ? Quelles idées partageaient-ils encore ?

Il n'y avait qu'une seule façon de le savoir. À priori, il ne lui restait que quelques mètres avant de tomber sur le centre. Il n'était pas mentionné tel quel sur le plan, aussi fallait-il se concentrer pour comprendre où se trouvait son adresse précise ; Sam était censé déboucher sur une petite place quelconque, et...

Il releva la tête. Ses yeux plissés, en guide de repérages visuels, s'écarquillèrent bientôt devant la vue qui lui faisait face.

De l'autre côté de la placette se trouvait un immense bâtiment clair, doté de plusieurs tours fines, qui s'élançaient vers le ciel. Orné et délicat, il n'avait rien à voir avec le reste de l'architecture alentour. D'ici, on ne pouvait voir que l'immense façade, mais la profondeur de cette sorte d'immeuble devait s'étendre sur plusieurs dizaines de mètres. Afin d'être sûr qu'il ne se trompait pas d'endroit, Sam traversa lentement la place, tout en admirant les circonvolutions de la pierre. Sous son regard en mouvement, elles s'animaient peu à peu. Des hommes et des femmes, des bêtes, des fruits et des fleurs, des créatures monstrueuses, parfois ailées. Les scènes se poursuivaient, s'imbriquaient selon le rythme avec lequel on détaillait les sculptures. Il avait déjà croisé quelques bâtiments du même genre durant sa vie, mais jamais aussi grands, ou aussi bien entretenus. Les textes disaient qu'autrefois, on les appelait églises. À chaque fois, il s'était arrêté de longues minutes devant toutes les histoires que la pierre tentait de lui transmettre. Il avait toujours l'impression d'en saisir quelques bribes, comme on entend parfois quelques éclats de voix à travers le vent qui souffle. Mais jamais plus. Le temps brouillait les visages, ébréçait les tuniques, brisait les mains de calcaire. Même ici.

La solitude se referma sur Sam comme la main froide et figée d'une statue. A lui, et parfois quelques autres, essayer d'écouter importait encore. Celle qu'il venait voir entendait aussi, à travers les dessins de la pierre, le chemin vers le passé. Elle non plus pourtant, - personne - ne se souvenait comment l'écouter. Pire encore, ils étaient peu, de moins en moins, à s'en soucier.

À l'intérieur, la beauté imposante de la pièce le força à s'arrêter de nouveau.

Une première vague de jalousie le submergea avec la lenteur d'un poison qui endort. Ici, tout était comme chez lui, mais en mieux. Plus beau, mieux entretenu et éclairé, plus fourni aussi. Elle avait suivi le même cursus - ses notes finales avaient été un peu moins bonnes que les siennes, d'ailleurs - et qu'elle travaille ici lui semblait profondément injuste. Qu'il aurait aimé être à sa place... Qu'il aurait su s'en montrer digne, et épouser, grâce à son travail, la grandeur du lieu. Bizarrement, cela lui donnait encore plus envie de la voir. Pour la regarder, comprendre ce qui avait changé entre eux, ce qui justifiait une telle différence. S'assurer qu'elle avait changé. Comprendre.

- Je peux vous aider ?

Sa voix avait résonné exactement comme autrefois. Elle venait de derrière lui. Le temps qu'il se retourne, un sourire hésitant accroché aux lèvres, elle s'était arrêtée à quelques mètres. Figée par la surprise, il la voyait essayer de reconnaître, à travers les années, le jeune homme d'il y a vingt ans.

- Sam ? C'est toi ?
- Bonjour, Nella...

Il avait laissé les mots s'échapper dans un souffle, comme un aveu, alors qu'il détaillait son ancienne amie. Elle s'était laissé pousser les cheveux. Lorsqu'elle s'avança vers lui pour l'enlacer, il mit quelques secondes à remarquer que son corps évoluait différemment dans l'espace, d'une manière plus lourde, assurée. En la serrant contre lui, il se fit la réflexion que son changement physique lui donnait élégance et sérénité ; la sagesse qui suivait ses mouvements montait jusqu'à ses yeux, calmait son regard. Le doré perçant qu'il y avait toujours connu, se teintait à présent d'une couleur plus chaude ; mais il luisait toujours de la même intelligence. Cela le projeta dans ses souvenirs. Le temps avait fait son œuvre. Pourtant, c'était bien celle qu'il avait connue.

Au lieu de le calmer, cela ne fit qu'attiser davantage sa jalousie. Il tentait de la cacher, Nella n'avait pas l'air de remarquer quoi que ce soit ; avec effort, il se concentra à nouveau sur les pièces de l'inventaire que Nella lui tendait, curieuse de son avis. Comme vingt ans auparavant.

- On commence vraiment à avoir trop de choses, ici.

- Tu t'entends parler, Nella ? Tu ne saisis pas ta chance. Tu te rends compte de ton privilège, à travailler dans un lieu comme celui-ci ? Tu sais ce qui arrive à ce genre de bâtiments, d'habitude ? Au mieux, ce sont des entrepôts, au pire, quatre murs branlants, ouverts sur le ciel.

- « On a trop de choses... ». Non mais, tu as conscience de ce que tu dis ? Il ne nous reste presque rien d'eux, de ce que nous étions avant l'effondrement, de ce qui a pu se passer, nous a mené à ce que nous sommes ! Avant, tu le savais mieux que n'importe qui !

Un long silence suivit. La blessure s'ouvrait, béante, avalant toute la lumière des deux prunelles brunes. Nella se dégagea de la main qui pesait toujours sur son épaule en lui tordant les doigts. Emplie d'une colère froide, elle se tenait parfaitement droite, rassemblait ses mots. Sam comprit qu'il avait commis une erreur, inspira pour prendre les devants, et...

- Par simple curiosité, Sam... Peut-être te souviens-tu de la raison de ta venue, à présent ?

Un sourire méchant tordait ses lèvres.

- Je... Oui, c'est vrai. Je... je ne suis pas venu pour les archives. C'est vrai. Je suis venu pour te voir.

- Comme c'est touchant. Il passe en ville, il vient voir ce que je deviens. Je te connais, Sam. Tu avais besoin de voir où j'en étais. Si j'avais mieux réussi que toi. Cela fait longtemps que les archives ne t'intéressent plus vraiment, je l'ai su au moment où tu es entré ici. Tu n'avais pas la démarche précise de celui qui est venu chercher quelque chose. Je t'ai toujours connu avec cette démarche. Aujourd'hui, pourtant, c'étaient les pas de celui qui ne sait plus ce qu'un lieu comme celui-ci recèle. Eux aussi, je les connais. Je les entends souvent.

Elle se mit à ricaner.

- Les choses se meurent ici. Elles meurent dignement car elles sont enterrées, mais elles meurent tout de même. Je suis fossoyeuse. Fossoyeuse de ce qui nous reste du passé dans un monde qui oublie, j'enterre ce qui nous reste sans pouvoir rien y faire. Je veux conserver et j'enterre à jamais, car c'est ce qui se passe quand on veut se souvenir de quelque chose, mais que personne ne sait de quoi !

Bouleversé, Sam prit quelques secondes pour accuser le coup. Nella sanglotait, au milieu des boîtes, sans pouvoir s'arrêter. Tout autour d'eux, les voûtes élégantes relevaient le nez, indifférentes. Belles, muettes, indéchiffrables. Légères malgré les rayonnages qui les peuplaient. Avec douceur, il prit Nella sans ses bras.

- C'est comme un rêve, Sam... La mémoire n'est qu'un rêve comme un autre. Un rêve du petit matin, qui nous poursuit jusqu'au réveil. Qui nous échappe, lorsqu'on essaye de s'en saisir...

*Pour lire le texte dans son intégralité,
veuillez scanner le QR code :*



Découverte

Par Alice ROCHEPEAU

Un jour particulièrement chaud, où même une balade au cimetière du Père Lachaise était un calvaire suintant, Camille proposa une « surprise » à Nelli. Cela faisait déjà 5 mois qu'elles se voyaient, 5 mois que Nelli acceptait un bras sur le sien. Camille avait tout préparé, ce qui tient du miracle compte tenu de son absence totale d'organisation. Elle l'avait appelée vers 9 heures, lui avait donné rendez-vous à l'intérieur de la gare Saint-Lazare, à la sortie du métro devant la boulangerie à 11 heures tapantes. Une fois dans le train, la surprise fut divulguée et gâchée par Raymond, conducteur jovial qui annonça la destination de Caen.

Elle l'emmenait donc en Normandie, pire région au monde où les gens parlent fort et dont le patrimoine matériel se limite au Mont Saint-Michel : ça et le camembert, ça ne fait pas grand-chose.

Mais Nelli aimait Camille et Camille s'était donné beaucoup de mal, alors elle ne dit rien.

Le suspense n'était pas si insoutenable que ça, mais la tessiture de la voix de Camille révélait sinon du stress, au moins de l'impatience. Elle n'arrêtait pas de quitter le wagon pour répondre à des appels : sa mère était à l'hôpital, rien de grave avait-elle dit.

Il faisait moins chaud à Caen, forcément. Il fallait bien reconnaître que les bus étaient plus sympathiques qu'à Paris, il y avait moins de monde et les sièges étaient plus confortables. C'est seulement à la sortie du bus que Camille, un peu émue, révéla la grande destination. Cela faisait une semaine qu'elle avait tout prévu, mais voulait garder la surprise.

« Ne te vexes pas, mais il y avait peu de probabilité pour que tu sois occupée ce samedi, c'est pour ça que je ne t'ai prévenue que ce matin ! »

Nelli n'était pas vexée, Camille avait, dès le premier jour, atteint une immunité totale, de telle sorte que si elle avait été un chat, Camille aurait pu lui toucher le ventre sans craindre un coup de griffe.

Solennellement, elle lui annonça le programme de la journée, qui n'était pas si rempli que ça mais était plein d'une promesse : « Aujourd'hui, nous allons rencontrer Eric Rohmer ».

« Ben voyons, pensa-t-elle, il est enterré au cimetière Montparnasse, ça fait beaucoup de route pour rien ».

Après quelques minutes, elle comprit. On lui demanda de ranger son sac dans un casier, et on lui confisqua son téléphone. Il faisait assez frais, ça ne sentait rien du tout, la porte se referma derrière elles sans aucun bruit. Camille l'installa devant une table sur un fauteuil très moelleux, les accoudoirs étaient larges, réconfortants et molletonnés, exactement comme au cinéma. Le bruit des bottines de Camille tira Nelli de ses pensées, et tout s'activa très vite. Le crissement feutré d'un fauteuil indiquait la place exacte de Camille, soit juste à sa droite. Nelli réalisa qu'elle associait désormais le parfum Dior à une présence enveloppante et connue, les notes sucrées autrefois écœurantes avaient laissé place à de la pure tendresse. Camille lui prit la main, et la posa sur un cahier de brouillon, du genre cahier d'école primaire. Camille chuchota :

« C'est un scénario de Rohmer, pour Conte d'une nuit d'été ». Quelle délicate attention. Leur tout premier film, leur première rencontre, ici matérialisée par un petit cahier de papier.

- Pourquoi tu enlèves tes lunettes ? Pour mieux voir ?

- Imbécile.

En réalité, il lui fallait être la plus proche possible de l'archive-relique, être absolument nue, comme pour un baptême. Nelli n'enlevait ses lunettes que chez elle ou au cinéma, parce que ses yeux faisaient peur aux enfants. Ici, pas de gémissements aigus ni de pas rapprochés et galopants, donc rien à craindre.

Le papier sentait le vieux carton et l'humidité. Son cœur sauta un battement : Camille touchait l'objet, tournait ses pages ! Cela se rapprochait dangereusement du blasphème, elle lui demanda si on avait le droit. « Oui. Je vais te décrire un peu ce que je vois ».

Camille décrit tout avec application : l'écriture de Rohmer, de taille moyenne et tout à fait lisible, qui ressemble à celle d'un homme des années 1980, la forme de ses « b », minuscules, dont les petits ronds forment comme des notes de musiques, l'absence totale d'abréviations ou de fautes d'orthographe, et enfin les numéros de pages, écrits manuellement en haut à droite. Un temps fou qui a éreinté le crayon, dont le trait s'épaissit jusqu'à la page 61. Puis il l'a taillé. Un travail artisanal, donc. La justesse des dialogues est le résultat d'une rigueur constante, qui lui a imposé d'écrire les noms en majuscules de chacun de ses personnages tout au long du scénario. Le crayon s'essouffle sur la page frictionnée, il s'étire, reprend sa course, en résulte un scénario flambant neuf et propre.

« C'est clairement de la triche » dit Camille. Quelle folie ! Interrompre la messe pour parler. Pourtant elle a raison : Camille n'a compté que 36 ratures et 9 coups de gomme pour un total de 87 pages. Ce scénario n'a pas été écrit d'une traite. Le cinéaste a laissé un document assez scolaire, un petit mensonge par omission.

Cela faisait déjà deux heures qu'elles étaient là, assises religieusement. Camille était dans l'illégalité la plus totale, et avait conservé son portable dans la poche arrière de son jean. Il sonna. Elle le saisit directement et courut vers la sortie, Nelli entendit l'archiviste grommeler au loin. L'hôpital, peut-être. En refermant la pochette qui contenait le cahier, Nelli fut surprise par un poids. Des papiers au format A4, disposés dans une autre pochette. La pulpe de ses doigts s'active très fort et distingue deux mots, son index s'aiguise et lit dans un creux une apostrophe : « Conte d'été », sans doute. Le petit tas de feuilles fait à peine 1,5 cm d'épaisseur, la largeur d'un film d'une heure trente. Elle prend la première page, la tourne. Frustration maximale. Les lettres sont minuscules, sans doute tapées à la machine à écrire, ce qui est tout à fait charmant. Nelli ne perçoit pas grand-chose, déduit les noms des personnages par la longueur du mot, rien de plus. Une version plus propre encore du scénario, sur des papiers d'épaisseurs différentes qui se côtoient et se frottent. Puis, une épiphanie délicieuse : les versos des pages sont incrustés d'une délicate symphonie. La machine a propulsé plus durement les touches des ponctuations, forçant le papier à se prosterner, créant ainsi un simulacre de braille. Un don généreux que Nelli s'amuse à parcourir de son doigt. Ça ne veut rien dire. Pourtant, les points rythment un dialogue, s'espacent longuement ou éclatent 5 fois sur la même ligne. Peut-être la discussion au téléphone, au début du film. Des talons sur le sol résonnent franchement, tirant Nelli de sa lecture tâtonnante. La voix de Camille est lourde, Nelli sent le poids de son bras sur le dos de son siège. Il leur faut partir immédiatement.

*Pour lire le texte dans son intégralité,
veuillez scanner le QR code :*



LIBRES COURS

Sans Titre

Par Clément DEVILLIERS

Comme la fin de semaine approchait, on avait exceptionnellement aligné pour le dîner les tables de la salle à manger, afin que tous ces esprits, travaillés par quelque création qui les avait tenus isolés les premiers jours de leur résidence, puissent au moins dire qu'ils s'étaient rencontrés, et prétendre encore à ces valeurs d'ouverture qu'ils aimaient placer au chef de leur approche, mais qui se faisaient en réalité infiniment plus rares à chaque état de concentration intérieure en lequel leur art les plongeait. Le caprice du hasard avait placé, en face du vieux pianiste russe que tout le monde appelait Dmitriev parce que son nom était imprononçable, la réalisatrice inconnue J. Laroche, dont le cinéma avait davantage d'années de pratique que de spectateurs et qui, malgré cela, n'en revenait toujours pas d'être elle-même. Dmitriev, lequel avait réclamé des couverts plus légers afin de ménager ses doigts, l'écoutait d'une oreille attentive. Laroche expliquait depuis plusieurs minutes que le peu de succès que rencontrait son travail n'avait rien à voir avec sa qualité, mais tenait simplement de son sens du silence que son époque trop impatiente ne pouvait comprendre. Elle avait alors renseigné le pianiste sur le fait qu'ils vivaient dans une société, observation de laquelle avait surgi un échange de banalités à peu près aussi intéressant que celui-ci :

- C'est regrettable, les Français sont à présent comme ceci...
- Les Russes aussi.
- Arrêtez-moi si je me trompe, mais ne sont-ils pas parfois comme cela ?
- Vous prêchez un convaincu.
- Je dis ça, je ne dis rien !
- Comme les différences culturelles sont fascinantes.
- À qui le dites-vous ! C'est pour cela que j'adore voyager.
- Moi aussi ! Et lire.
- C'est regrettable, les Russes lisent de moins en moins.
- Les Français aussi.
- Comme les similarités culturelles sont fascinantes !

De l'autre côté de la table, E. Miron, une photographe dont les expositions connaissaient un regain d'intérêt depuis quelques mois, touchait le fond de son deuxième verre de vin. Elle plaisantait avec son voisin, visiblement non-consentant, violoncelliste à l'allure de croque-mort.

« Mais vous devriez venir me voir ! Je vous accueille. Je suis sûre que ça vous fera changer d'avis sur la région », s'exclamait-elle en frappant du poing sur la table.

Ses lèvres et son corps entier s'étaient mis à trembler sous les saccades d'un rire qui, semblable à un train qui entrerait en gare, remontait de son ventre à sa gorge. Sa grimace était terrible. Du tableau de femme élégante qu'elle avait projeté sur sa personne, de cette image de grande dame tissée à sa taille à partir des caractéristiques de toutes celles qui l'avaient inspirée et dans laquelle si souvent, quand elle croyait le regard des autres posé sur elle, elle aimait se draper avec le même orgueil et la même préciosité dont, justement, aurait fait preuve cette grande dame si la disposition de la table, en la plaçant dans l'allée des courants d'air qui séparait la porte d'une fenêtre au carreau manquant, l'avait contrainte à enfileur un châle, de ce personnage idéalisé, tant de fois retravaillé, enrichi çà et là de la couleur d'un air ou de celle d'un bon mot qu'elle volait à ceux qui l'entouraient, elle n'avait jamais cessé d'éloigner toute possibilité d'incarnation, avec une infatigable constance qui aurait forcé l'admiration de tout architecte de grand ouvrage. Et dans cet exercice de mise à distance de l'élégance que Miron pratiquait sans le savoir, ce rire constituait, au milieu de tout l'arsenal de mimiques dont elle disposait, l'outil le plus perfectionné. Par son caractère imposé, exposé, si l'on peut dire exhibé comme le dernier Télérama sur sa table basse, par sa proximité indisposante et ce quand bien même l'on se serait trouvé séparé par plusieurs malheureux convives de la chaise sur laquelle elle était juchée, par son irrégularité sonore,

par son contexte d'apparition qui succédait généralement la méchanceté et précédait inmanquablement un long silence, par sa désagréable matérialité sculptée dans ce visage laid dont il faisait enfler les traits, par son absence de convivialité enfin – Miron gloussait pour les autres et en cela elle devait glousser seule, ce rire faisait regretter à ceux qui l'entendaient que la salle n'eut pas de poutre à laquelle se pendre immédiatement. Et si les pensées que renfermait la tête de chacun des convives étaient devenues, par quelque magie que ce soit, momentanément audibles, la grande salle à manger se serait aussitôt emplie d'un refrain collectif et confondu, semblable à celui qu'aurait pu produire le plus expérimenté des chœurs de messe, et dont les paroles auraient été exactement celles-ci :

*Quand va-t-elle enfin se taire ? (Se taire)
Faut-il qu'elle s'étouffe pour qu'elle cesse ?
(Qu'elle cesse)
Miron je vous en supplie
Bouclez-la et voyez quelqu'un (quelqu'un)*

Quand Miron, à l'issue d'un moment auquel on eut volontiers prêté des airs d'éternité, s'arrêta enfin de gémir, le professeur Ceyrac fut le premier à se mobiliser pour combler ce long silence qui était encore d'elle. Il livrait à sa voisine, en prenant soin de parler bien fort afin que chacun put gagner le précieux radeau que représentait son anecdote après le naufrage social de Miron, le récit de sa dernière promenade au Luxembourg, au cours de laquelle il avait, en s'entretenant avec un ami peintre, changé d'avis sur le dernier film d'Oslünd. Cette voisine, dont la prise excessivement maniérée des couverts rendait bien laborieuse la découpe du morceau d'agneau qu'on avait servi ce soir, se trouvait être la peintre Candice Muller. Elle avait pour nez une trompe écarlate, trop large au niveau des narines, trop étroite entre les yeux, en un mot telle que l'on pouvait difficilement déterminer ce qui, d'avoir à respirer avec ou d'avoir à manger en face, était le plus incommodant. Pourtant, tous semblaient lui prêter une beauté curieuse. Et pour cause, ce groin avait poussé sur un très joli visage. Ses pommettes servaient de contrefort à un regard étonnamment élevé et dont, bien à tort, on prêtait le charme davantage à la profondeur qu'à la hauteur. Si personne ne s'en n'était rendu compte, ce regard ne devait son magnétisme, sa grâce et ses mystères qu'à l'altitude surprenante des globes oculaires et à la réfraction des pupilles. En effet, ce qui était pris pour un faisceau d'intelligence discrète propre aux personnes observatrices n'était en réalité produit que par cette manière particulière avec laquelle les iris dispersaient la lumière en fragments orange et violacés, ceci conduisant par succession d'éléments logiques à observer, bien cruellement d'ailleurs, que Muller, si elle venait à mourir subitement, conserverait le même délicieux regard, par l'unique préservation des propriétés physiques sur lequel il reposait.

*Pour lire le texte dans son intégralité,
veuillez scanner le QR code :*



Réverbération

Par Joseph COLSON

La journée est finie. Il est dix-huit heures trente passées. Le PC est claqué. La journée est finie. Façon de parler. Elle était finie depuis dix heures. Je m'arrange toujours comme ça. C'est ma méthode et personne ne l'a jamais critiquée en face de moi. Ma stratégie est simple. À condition de ne pas avoir de tâches supplémentaires, ce qui arrive parfois, je m'astreins à finir la rédaction des discours bien avant mon repas, autour de onze. C'est tôt, c'est décalé, c'est efficace. Mon niveau de performance l'exige. Depuis près d'un an, c'est mon nom qui s'inscrit au bas de la majorité des prises de parole des représentants locaux. Organisation, professionnalisme, je diffère de mon prédécesseur. Il en va de même pour la subtilité de mes rendus. Lui, un style littéraire et bourgeois le limitait dans l'exercice d'adresser les angoisses des simples gens auxquels j'ai pu appartenir.

À midi, je reviens quand tout le monde part. Tout le monde me voit retourner au travail, à la relecture des textes, pour qu'ils puissent arriver sur le bureau du Maire avant son retour. Cette rigueur a pour origine une raison essentielle. Je crois que la digestion est le moment clef d'une journée, particulièrement dans notre métier, parce que cet état de délasserment chimique sait priver le bureaucrate du poids qui relève de toutes ses fonctions, où l'organisation des activités dépasse de loin l'entendement humain et veut que le stress soit la seule réponse rationnelle à la vérité la plus nue ; plutôt que rien y pouvoir et on s'en foutrait, on maîtrise partiellement et on panique. Dans le marasme, je détonne. Je n'entame que ma deuxième année au service de rédaction politique de la mairie de Nancy. Les promotions ne font pas tout. Je ne connais pas les gens, je n'ai pas les mêmes problèmes, je n'ai pas à me démener comme un damné contre les minutes. Je détonne en moi-même. Je suis d'une extraction différente donc.

Donc, je la maquille.

Comme un réflexe de survie, la superficialité ambiante me contraint à une politesse dans laquelle j'excelle, apparemment, heureusement. Sur mon chemin, les gens se retournent, sourires aux lèvres pour saluer cette espèce rare des personnes auxquelles le néolibéralisme semble convenir. On dit des gens les plus beaux qu'ils passent pour les plus intelligents. C'est parfois l'inverse. On ne me connaît pas, absolument pas, dans mon talent ou ma culture et je ne me crois pas particulièrement doué pour ressembler à quelque chose le matin, mais ici je suis devenu l'être le plus désirable pour la très simple raison que les fruits de mon travail sont convoités. La production est l'intelligence. Ainsi, l'illusion de cette dernière débouche sur la perception de ces messieurs, qui voient en moi l'espoir d'enterrer leurs faillites sous des montagnes de feuilles volantes, à la seule pelle des mots. Avec elle, je creuse jusqu'à la brèche, celle de la bienveillance, dont les restes de mon instinct de branleur profite.

Le reste de mes heures est utilisé largement différemment. Je fais acte de présence, je tue le temps, je m'abrutis. Je reste au bureau parce que je n'ai nulle part où aller. J'attends dix-huit heures trente. J'avale les séries. Je joue un peu aux échecs, aux jeux vidéos. Je lis. J'écris pour moi. Je mange. J'ai passé ma première année à essayer de me convaincre de mon statut d'adulte en refoulant ces activités. En vain. Je crois désormais que j'ai besoin de ce luxe-là, comme un héritage pour toutes ces années où je ne faisais rien d'intéressant. C'est toujours mieux qu'avant. Actuellement, je fais déjà les deux journées de travail de mes collègues en une. Pourquoi se tuer à faire mieux ? Avec les extras, ces textes supplémentaires pour dépanner les autres services, je fais deux salaires dans le mois. Pourquoi se tuer ? Dans l'ennui ou la sueur, les journées finissent toujours. Je me couche tôt. Je repars tôt. Et la journée finit encore. Comme aujourd'hui, mais étrangement, consciencieusement, pour un brin de prémonition, un élan inspiré, j'ai rallumé le PC.

Le bureau numérique s'ouvre. Comme à son habitude, le sourire d'Eve m'a fait patienter jusqu'au chargement de Gmail. J'ai plissé les yeux sur l'océan des messages variés. La plupart du temps, je les ignore royalement. C'est un harcèlement terrible que la communication de mes collègues. Entre le pot de départ d'un inconnu, le zèle, les initiatives de soutien culturel d'untel, la réflexion d'optimisation du bâtiment d'un autre, il n'est pas difficile de comprendre que dans notre profession le mot « patience » relève d'une hypocrisie assez pragmatique. Sinon, comment font-ils tous ?

Heureusement, je n'ai pas besoin de lire entre les lignes ennuyeuses longtemps. C'est en gras, presque en haut de la page. Ça scintille. Un tremblement d'excitation me parcourt. La dopamine afflue. J'ai trouvé. Il y a vingt-deux minutes, des serveurs lointains ont enregistré un message transféré de la part du ministère de l'Intérieur, par l'intermédiaire de M. Leink, le maire lui-même et à destination de l'adresse professionnelle d'Armel Jeai. C'est moi. « Armel Jeai ». Je suis bien placé pour dire qu'il sourit dans son bureau. Le PC claque sur lui-même. D'un soupir, je fais coulisser ma veste sur le dos de ma chaise. Bras tendus par un étirement de joie, la fenêtre accroche mon regard. Je suis tenté. J'avais arrêté de fumer. Je me dis que c'est dommage, pour la forme, mais je ne résiste pas plus et le tiroir s'ouvre. La fenêtre s'ouvre. Le ciel s'ouvre comme une orange. Sur le balcon monumental de la place Stanislas, malgré l'interdiction, il n'y a plus qu'à savourer. Dans l'éclair du briquet, le feu, plein de choses me traversent, un peu de Néron, le sentiment d'avoir conquis ma réussite par moi-même, un peu de Napoléon. La capitale m'attend. Des vieux amis. Micha. Des grands hommes. Grand-Nadar. J'aspire. La fumée. Je profite.

Le soleil se tord sur les toitures,
Tue l'ardoise d'un souvenir embrasé.
Et sous elles,
Les lettres de l'OPERA
Ont une couleur apparente
Qui opère mon être apeuré
De sa douleur, un peu.
Et si belles,
Les fenêtres abattent
Une banalité rare
À analyser,
De leurs battants
Canalisant l'art.
Entre elles,
Intime, le rêve d'ambre
A choisi sa chambre sur mesure,
Dans un reflet de verre infime,
Mais qui semble enfler dans l'air
Que j'enfume
À mesure que je décèle
Le spectacle sans rage
D'un or âcre.
Le ciel s'ouvre comme une orange,
Un oracle.

Je ne profite pas longtemps. En définitive, niveau durée, les industriels sont un mauvais investissement. Il n'y a qu'Eve pour fumer ça. Ça m'amuse. D'ailleurs, il faut que je l'appelle. Il est dur de quitter un soleil couchant. Pour elle ça ira. Déjà le bénéfice technologique rend la chose aisée, après le détour inévitable des notifications, auxquelles je m'arrache, je réussis à lancer FaceTime. Mon doigt presse les bienveillantes lettres blanches : Eve (émoji cœur) Shtorn-Schub. Parfois je me demande comment un nom si aride peut renfermer tant de tendresse. Je n'ai pas vraiment le temps d'y penser. Elle décroche rapidement. La connexion plante. Son visage a pris tout l'écran et pendant que le flux s'installe, je saisis l'étendue de ma chance. Deux ailes de papillon s'extirpent de l'empâtement du mascara qui habille ses paupières. Sous ce spectacle, des grains de beauté légers me rappellent à la douceur de sa peau lointaine. Qu'il est loin le temps où je l'avais laissée à Orly. Les routeurs d'Apple sont lents en ce samedi soir. Ça me rassure. Nous ne sommes pas seuls à manquer de présence sur cette grande planète. À son départ, c'est moi qui ai pleuré.

Dans les images entrecoupées du téléphone, les lignes de son maquillage tressautent, semblent dire encore qu'elle n'avait pas ce luxe. Les larmes glissent sur les cils, fondent dans les yeux, allument des conjonctivites. Tant de fois, elle m'a dit qu'elle ne pleurerait pas. Tant de fois, aussi silencieusement, elle m'a dit qu'elle était plus forte que moi s'agissant des adieux. Rien d'étrange à ce que ce soir encore ce soit moi qui ai autant besoin d'elle, de cette confiance inébranlable qu'ont les vrais artistes, ceux qui n'ont pas de problèmes avec les grands départs. Les trois barres vertes s'allument dans le coin supérieur gauche de ma main.

*Pour lire le texte dans son intégralité,
veuillez scanner le QR code :*



La nuit dernière

Par Zoé DOGBEAVOU

La nuit dernière, je ne suis pas rentrée.

J'ai passé la soirée au restaurant, à jouer le jeu tout à fait attendu de la séduction. Les lumières tamisées et la musique douce créaient une atmosphère chargée d'excitation et de promesses. Je me suis demandé si A. m'attendait, s'il s'inquiétait pour moi, s'il m'imaginait ... Nous avions décidé, il y a deux ans déjà, de nous autoriser à vivre ces amours pluriels. Il y avait longtemps que je n'avais pas pris le temps de vivre, alors ce soir, j'avais envie d'y remédier.

Je m'attaquais à un monument du discours amoureux, que vous connaissez par cœur, j'ai tenté d'incarner celle qui est inaccessible tout en laissant entrevoir, dans l'entrebâillement d'une minuscule porte, l'espoir de pouvoir me séduire. J'ai tenté d'être celle qui est foncièrement indépendante, et tout à fait assurée tout en montrant l'ouverture, l'espace, la légèreté, dont je pouvais faire preuve. J'ai tenté d'être celle qui doit être emplie de désir et sulfureuse en demeurant furieusement virginale. Le parfait équilibre entre la sainte et la putain, toujours et encore réincarné. Même deux mille ans plus tard, les femmes portent le poids de l'histoire et leur désir est strictement encadré. Les hommes ne se rendent pas compte de la difficulté d'incarner ces deux archétypes mutuellement exclusifs. Ce juste milieu aristotélien parfait, modèle suprême de vertu, est une exigence de rigueur pour nous, alors qu'eux, ont le privilège de l'absolutisme. A-t-on déjà pénalisé un homme pour être ce séducteur invétéré ? Jamais. Elle, peu importe son choix, le sera forcément.

Ce soir, je n'étais absolument pas d'humeur à jouer les révolutionnaires et à sortir du cadre. J'avais simplement envie de m'y complaire. Je voulais être cette femme, ce modèle de perfection, celle que l'on nous vend et qui, à défaut d'être heureuse, saura toujours plaire. Il m'a tenu la porte, je lui ai souri, il a commandé une bouteille de Saint Joseph, je l'ai désiré, il a réglé l'addition, nous nous sommes embrassés. Tout était parfaitement à sa place, parfaitement mécanique, et tout à fait ajusté.

Lorsque nous sommes arrivés chez lui, j'ai tout de suite apprécié le soin qu'il accordait à son appartement. C'était à la fois très calme, très doux et très brut, tout avait une place. Il y avait une baguette de pain sur une planche de bois, fraîche de la journée, à peine entamée. Les murs étaient terreux, la lumière était très tamisée, le tapis était marron, les rideaux étaient en velours, il flottait dans l'appartement un air de nostalgie. J'ai posé mon regard sur ce tableau d'une femme faite de ligne, il était sensuel et attendu, comme on le trouverait dans un magazine de décoration, il y avait un livre d'Éric-Emmanuel Schmitt sur la table et des caramels dans un petit bol. Bien entendu, il m'a à nouveau proposé un verre de vin, comme si mon ivresse allait lui permettre de mieux me faire succomber à son charme. Il m'a fait visiter, c'était grand. Il avait acheté cet appartement avec son ancienne copine mais parce qu'il y a la vie, ils n'habitaient plus ensemble. J'imaginai tous les souvenirs qu'ils avaient pu construire à deux, les petits plats préparés dans la cuisine ouverte, la jolie cave à vin qui avait abreuvé leurs dîners entre amis. On sentait que cet appartement avait été pensé pour une vie à deux. On sentait l'empreinte de cette femme, comme une ombre, une forme d'absence et j'ai été touchée par sa solitude.

Alors, sans réfléchir, j'ai levé les yeux vers lui, et je l'ai embrassé. Tout à coup, je savais pourquoi j'étais là. J'ai compris que j'avais tort, qu'il n'était pas là pour me convaincre, simplement pour partager. Il n'y avait plus de sujet, plus d'objet, plus de chasseur, plus de proie, plus de dominant et plus de dominé, mais il y avait de la place pour la douceur, de la place pour moi. C'est soudainement ce qui m'a terrifiée, si ce n'était plus un jeu, si ce n'était pas un énième rôle à jouer alors je devais y mettre de moi. Je n'avais pas la moindre idée de ce que cela voulait dire, et je me suis sentie terrifiée. Comme pour me rassurer, j'ai pensé à A., je me suis sentie coupable, j'ai appelé un Uber et je suis rentrée.

*Pour lire le texte dans son intégralité,
veuillez scanner le QR code :*



La cage aux lions

Par Julia OLLIVIER

La fenêtre était entrouverte, il suffisait de la pousser. Paul s'engouffra dans une salle de bain, se redressa et attendit. Pas un bruit. Ça sentait le renfermé et l'humidité de ces appartements qui contiennent trop de meubles et trop d'objets, des vies entières de bazar et de saleté. Paul traversa le couloir, constata le désordre de la cuisine, puis s'installa dans un fauteuil du salon. Il faisait un peu plus frais ici que dehors.

- Bon, que faites-vous là, jeune homme ?

La voix provenait d'une silhouette à l'autre extrémité de la pièce, que Paul n'avait pas vue. Un homme blafard, aminci, assis à une table nappée d'une toile cirée, sur laquelle reposait des piles de livres et de papiers, derrière lesquels il disparaissait presque.

- Bonjour, je suis l'électricien qui vient relever votre compteur électrique. Votre porte était ouverte, je me suis permis d'entrer. Cela fait des mois que nous essayons de vous fixer un rendez-vous.

- Je n'aime pas les rendez-vous.

- C'est ce que nous nous sommes dit. C'est pourquoi je suis directement venu.

C'est ainsi que Paul fit la connaissance du grand Frédéric Oscuro. L'écrivain avait depuis quelques années complètement disparu de la scène médiatique. Son dernier livre, rédigé en réponse à des invectives dont il avait été victime à la suite de propos maladroits qu'il avait tenus sur un plateau télévisé, avait été un échec monumental. Des journalistes s'étaient excités : « Frédéric Oscuro est-il fini ? » ; « Lumière et oscurité : la descente aux enfers d'un ancien jeune prodige de la littérature » ; « Les livres de trop : le cas Oscuro ». Les critiques avaient fini par conclure qu'il n'était qu'un vieux con. Un vieux vagin, lui, Frédéric Oscuro. Il fallait oser ! N'était-il pas le premier à dire que c'était dans les vieilles paumes qu'on faisait les meilleures branlettes ? Et c'était lui le misogyne ? Même son ami chroniqueur, qui pourtant s'était mis à démontrer que les femmes avaient une date de péremption, n'avait pas été traité de la sorte. Il avait envie de leur distribuer des claques à tous. En tout cas pour lui c'était clair, il ne parlerait plus jamais à tous ces abrutis, surtout à son éditeur qui venait de lui renvoyer son manuscrit en lui expliquant qu'il avait déjà perdu trop d'argent avec son précédent livre. Et tout l'argent de ses succès précédents ? C'était eux les cons.

Quelques semaines plus tard, Frédéric s'était mis à avoir besoin d'uriner à chaque coin de rue, comme un chien. Quelques gouttes, au mieux un petit jet. Quand il avait vu du sang apparaître, il avait quand même fini par se dire qu'une visite chez le médecin s'imposait. Lui, qui avait toujours été très insistant avec ses conquêtes pour faire de l'anal, se fit déflorer à 60 ans lors d'un toucher rectal. Le verdict était vite tombé, cancer de la prostate, stade avancé.

On lui présenta divers scénarii, tous aussi réjouissants les uns que les autres. Radiothérapie, hormonothérapie, chimiothérapie, et bien-sûr prostatectomie. Sa généraliste était très enthousiaste, les taux de survie à cinq ans étaient excellents. À l'écouter, on en oubliait presque les risques d'impuissance et d'incontinence à vie. Il s'était levé, l'avait remerciée, et s'était enfermé chez lui. On ne toucherait ni sa bite, ni ses couilles.

Puisqu'il était là, et qu'il ne recevait pas tant de visite que ça, Frédéric avait proposé un café à Paul, qui l'avait accepté avec joie. Avant de partir, il avait commenté l'immense bibliothèque qui recouvrait tout un mur du salon. Frédéric l'avait laissé emporter un livre. Plus tard dans la semaine, Paul était venu le rapporter, accompagné de gâteaux qu'il avait achetés sur le chemin.

Les deux s'étaient rapidement apprivoisés. Frédéric était amusé par ce beau jeune homme blond tout souriant et bien élevé, qui racontait n'importe quoi toute la sainte journée. Paul avait proposé de réparer une fuite d'eau, puis avait remplacé les ampoules défectueuses. Puisque Frédéric n'avait rien dit, il s'était mis à faire du tri dans l'appartement, et remplissait des sacs entiers qu'il descendait sur le trottoir.

Un jour, alors qu'il classait des papiers amassés sur étagère, Paul était tombé sur des petits cahiers souples, à interlignes et grands carreaux, comme ceux des écoliers. Il les avait lus d'une traite, captivé par l'intrigue.

- Des niaiseries, lui répondit Frédéric, quand Paul lui déclara que l'histoire lui avait plu.

Paul insista. Pourquoi ne pas publier ce texte inédit ? Frédéric avait soupiré. La publication, pour lui, c'était terminé. Mais le jeune était buté.

- Paul, les cahiers sont à toi, je te les donne. Fais-en ce que tu veux, tant que tu me laisses tranquille, et hors de tout ça.

Paul avait soumis les textes à un éditeur, qui avait tout de suite été enthousiaste. Le texte paraissait signé d'Osuro comme dans ses bonnes années, c'était fascinant.

Paul se retrouva sur le trottoir de la maison d'édition avec un chèque dans la main. Le livre se vendrait bien, c'était sûr. L'éditeur se pencha pour le saluer.

- Jeune homme, préparez-vous à la notoriété.

Kippour

Par Ariel LAMY

Si je considère que la lutte contre le ressentiment est l'objet premier de la cure analytique, je crois aussi qu'il n'y a pas de réparation au bout du chemin. Il n'est pas rare que les patients arrivent en cure avec ce désir-là : réparer, revivre comme ils avaient vécu, avant le drame, avant le traumatisme. Puis, ils comprennent qu'il n'y aura pas d'à rebours, qu'il y aura création et non réparation, qu'à défaut de création il n'y aura que régression. En fait, ce qu'ils visent dans ce fantasme du retour en arrière, c'est l'insouciance d'une vie, c'est l'illusion du bonheur, voire le bonheur lui-même ... et cela reste possible. Mais ce bonheur ne sera jamais cet ancien bonheur. Ce sera quelque chose qui n'a jamais existé ; et il est assez impressionnant de s'atteler à ce défi-là, créer ce qui n'a jamais existé. Il est normal de se sentir vaciller, incapable de cela. Mais retrouver une forme de santé, ce sera reprendre le chemin de la création, de l'émergence possible.

Cynthia Fleury, Ci-gît l'amer.

Les salles d'attente me dépriment. Elles représentent la synthèse entre mes deux ennemis jurés : l'ennui et l'appréhension. Même si je dois dire que je redoutais moins cette première séance d'analyse que le spermogramme que j'avais réalisé la veille. Pourtant, les deux consultations répondaient plus ou moins à la même question. Que pouvais-je attendre de moi-même ? Si j'avais su qu'elle aurait dix minutes de retard, je ne me serais pas tant pressé en quittant la fac de droit. J'adorais prendre mon temps sur la Place des grands hommes. Naturellement. Je m'y sentais à ma place. Plus que dans cette salle d'attente où il faisait une chaleur étouffante. Le mois de septembre était agressif cette année.

Quand elle ouvrit la porte de son cabinet, elle laissa s'échapper un trentenaire qui avait la tête en vrac et les yeux bouffis. Séance productive apparemment. Elle le raccompagna jusqu'à la porte d'entrée de cet appartement haussmannien et le salua, avant de se tourner vers moi. Je me levai poliment pour la suivre et pénétrai dans un cabinet tapissé de livres et de boiseries. Cette pièce dont émanait au premier abord une forme de sérénité et d'ascèse semblait avoir absorbé tous les cris intérieurs, les douleurs enfouies et les confessions laborieuses. Elle marchait sur le parquet grinçant d'un pas délicat. C'était une femme grande, maigre et élégante, qui semblait suivre un protocole bien réglé dans sa manière de prendre place sur son fauteuil et de m'inviter à m'asseoir en face d'elle. Son allure sévère s'était évanouie au son de sa voix claire et chaleureuse :

- Alors, qu'est-ce qui vous amène ?
- Je suis juif, répondis-je avec un brin d'insolence.
- C'est tout ?
- C'est déjà pas mal, vous ne trouvez pas ?
Elle esquissa un sourire amusé et conclut :
- Si vous le dites. Et comment se fait-il que vous ne soyez pas à la synagogue aujourd'hui alors ?
- Vous êtes bien renseignée.
- Vous n'êtes pas mon seul patient, rétorqua-t-elle.
Je souris à mon tour et je répondis comme si j'avais besoin de me justifier :
- Je jeûne, c'est déjà pas mal non ?
- Certainement. Et on vous pardonne d'être là ?
Je retardais le moment où j'allais lui dire que toute ma famille était morte quand j'avais onze ans. Généralement, ça ne laissait pas indifférent. Je pensais que mon silence la mettrait mal à l'aise mais elle demeurait impassible. Alors, je répliquai :
- Vous pardonnez facilement vous ?
Elle aussi maniait habilement l'art du silence bien choisi. Son regard s'adoucit et elle prononça ces mots lentement, comme s'ils contenaient une sagesse insoupçonnée :

- Et vous ?
- Moi, je ne pardonne pas.
- Jamais ?
- Jamais.
- Même pas aujourd'hui ?
- Certainement pas aujourd'hui.
- Expliquez-moi.

Je ne savais pas vraiment par où commencer. À vrai dire, mon esprit s'était laissé distraire par le tableau accroché au mur derrière elle. Comment une femme de goût en son genre avait-elle pu acheter une croûte pareille ? J'avais perdu le fil de ma pensée.

- Qui ne parvenez-vous pas à pardonner ?
- Tout le monde. Enfin, tous ceux qui m'ont causé du tort.
- Vous avez un exemple ?

Je réfléchis.

- Mon cousin. Il y a un mois, il s'est très mal comporté avec moi. Depuis, je ne lui parle plus vraiment. Entre-temps, il s'est rendu compte qu'il avait merdé. Il s'est excusé dix fois. Mais de mon côté, il y a quelque chose qui s'est brisé. Je sais qu'il est sincère. J'aimerais bien lui pardonner. On a grandi ensemble. Mais il y a une partie de moi qui lui en veut toujours.

- Et cela vous peine ?
- Oui plutôt. En fait, je crois même que c'est pour ça que je suis venu vous voir.
- Je vous écoute.

Je pris le temps de la réflexion et enfin je me décidai :

- Quand je me sens blessé, j'ai tendance à ... ressasser. À ruminer. Pour la plupart des gens, plus le temps passe, plus la colère s'atténue. Moi, c'est l'inverse. Elle se décuple. C'est même plus que de la colère, c'est de la haine. Enfin, peut-être pas de la haine ... mais plus ...

- Du ressentiment ?
- Oui, voilà.

J'avais rarement vu quelqu'un aussi concentrée. Au bout d'une minute, elle sortit de son mutisme :

- Je ne sais pas si vous savez, mais dans le judaïsme, celui qui s'est excusé sincèrement trois fois est considéré comme pardonné.

- Pourquoi me parlez-vous de judaïsme ? répondis-je sèchement.

- Cela vous ennuie ?

- Non pas spécialement. Mais si j'avais voulu écouter un sermon sur le pardon le jour de Kippour, je serais allé à la synagogue. Ça sent un peu le phoque à cette heure de la journée, je vous l'accorde, mais c'est gratuit.

Elle retint un sourire coupable. J'ai toujours eu la cote avec les femmes de plus de quarante ans. Pour le meilleur et pour le pire.

- Vous trouvez ça bizarre ? demandai-je en souriant.

- Quoi donc ?

- Je ne sais pas. Que je vienne vous voir le jour du Grand Pardon pour vous dire que je n'arrive pas à pardonner, avachi sur votre canapé ? On dirait le pitch d'un Woody Allen qui n'a jamais obtenu les financements.

- Vous avez fait exprès de réserver ce jour-là ?

- Non, je vous rappelle que c'est vous qui m'avez demandé de décaler.

- C'est vrai mais il me semble que c'est vous qui m'avez proposé le 22 septembre.

- Oui. J'avais oublié que c'était Kippour. Mais je ne sais même pas pourquoi on s'attarde là-dessus alors que je m'en fous de ma judéité.

- Pourtant, c'est la première chose que vous ayez mentionnée en arrivant.

Bon, là, elle commençait à mettre le doigt sur mes contradictions et je ne savais pas bien quoi répondre.

- Qui d'autre ne parvenez-vous pas à pardonner ?

- Ma copine.

- Expliquez-moi.

Je lui dis :

- De temps en temps, elle est blessante. Quand on se dispute notamment. J'ai beaucoup de mal à passer à autre chose. C'est comme si ces mots restaient ancrés en moi, gravés dans ma chair, et que rien ne pourrait jamais les effacer. J'aimerais bien les oublier mais je n'y arrive pas. Alors, je fais semblant. Je mets un masque. Il faut bien parler d'autre chose, non ? Mais cette ...

- Duplicité ?

- Oui exactement. Cette duplicité me pèse. Et la rancœur finit toujours par sortir un jour ou l'autre. Rien n'est jamais réglé. À la prochaine dispute, je lui ressortirai tout ce qui m'a blessé. Rien ne passe en fait. Tout s'accumule.

Comme elle ne disait rien, je poursuivis :

- Pourtant, elle s'excuse à chaque fois ...

- Trois fois ?

Je souris poliment même si elle commençait à me chauffer les nerfs avec ses références talmudiques.

- Vous savez, c'est un principe qui sert à soulager celui qui s'excuse. Pas celui qui reçoit ces excuses.

- Vous pensez ?

- Oui, cela me paraît assez clair. Il dit à celui qui s'excuse :

« Même si tu ne parviens pas à obtenir le pardon de celui à qui tu as porté préjudice, tu es pardonné par l'Éternel si tu t'es excusé sincèrement trois fois. Tu peux donc te libérer de ta culpabilité ». Celui qui reçoit les excuses est sorti de l'équation.

- Pourquoi à votre avis ?

- Je ne sais pas.

- Peut-être que cette « sortie d'équation » comme vous dites est aussi un message adressé à celui qui refuse de pardonner ? Peut-être est-ce lui dire : « Il n'est pas sain de s'enfermer dans ton ressentiment ». Le tort est causé. Parfois, il est irréparable.

À ces mots, je sentis ma gorge se nouer.

- Mais ce qui est mort est mort. C'est la partie blessée, malade, qu'il faut soigner à présent.

Je restai interdit. La seule vérité que je connaisse, celle qui ne me quittait pas depuis le 25 septembre 2012 :

- Il y a ce qu'on peut pardonner. Et il y a l'impardonnable.

Je refusais de pleurer. Même si mes yeux débordaient.

- Vous n'auriez pas un verre d'eau ? demandai-je.

Elle se leva et s'approcha de son bureau sur lequel était posé une jolie carafe. Elle me tendit un verre et retourna se loger dans ce fauteuil qui avait l'air bien moins confortable que le mien. Je bus sans vergogne.

- Bon, eh bien, c'est fait.

- Quoi donc ?

- J'ai cassé le jeûne.

Elle me regardait l'air désolé.

- Ce n'est pas pour la religion, vous savez. Je m'en fous, je ne crois pas en Dieu.

J'essuyais les quelques larmes restantes avec le revers de ma manche.

- D'ailleurs, maintenant qu'on y est, si vous avez des petits gâteaux aussi, je suis preneur.

Elle se leva et revint avec une boîte de sablés bretons. Je mangeai doucement. Elle prit une inspiration et affirma l'air contrarié :

- Vous avez dit « j'ai cassé le jeûne ».

- Oui.

Silence. Elle attendait que je réagisse. Étant quelqu'un de plutôt très vif, soyons honnête, il me suffit de quelques secondes pour saisir le tour de force sémantique dont son esprit de psy se gargarisait.

- D'accord, je vois où vous voulez en venir. J'ai cassé le jeûne. J'ai brisé l'enfant en moi. C'est ça ?

- Ce n'est pas moi qui le dis.

- Et à présent, vous me demanderez : « mais qu'est-ce qui a brisé l'enfant en vous ? ». Et je vous répondrai : « c'est le deuil ». Vous me direz : « tout à fait. C'est le deuil qui projette dans l'âge adulte, dans la grande dépossession qu'est la vie ».

- Vous en savez des choses.

- J'en ai vu, des psys. Vous n'êtes pas la première.

- Alors, vous savez qu'il n'y a pas de réparation au bout du chemin.

- Vous avez le sens du réconfort, vous, rétorquai-je, amusé, en essuyant mes larmes.

Elle me regardait l'air désolé.

- Je sais. Mais alors qu'est-ce qu'on fait si on ne peut pas réparer ?

Elle prit un temps de réflexion et me répondit de sa voix douce :

- On fait ce que vous faites depuis dix ans. On crée.

*Pour lire le texte dans son intégralité,
veuillez scanner le QR code :*



PLUIE DE MOTS

Écoute

Le lieu stimule la créativité et bouscule le mode de vie. J'ai beaucoup aimé adopter et maintenir des routines d'écriture.

Cette semaine a vraiment été un havre de paix. Je me suis sentie écoutée par une communauté littéraire joyeuse et bienveillante !

C'est un projet incroyable dans un lieu chargé d'histoire. Nous avons beaucoup de chance.

Recherche

Se jeter à l'eau.

Un grand merci pour cette résidence qui, j'en suis certaine, nous a tous beaucoup plu et marqué.

Développer sa créativité, penser un récit, construire des personnages, s'inspirer des archives.

Esprit d'équipe

Je me suis rendu compte qu'en grandissant, j'avais perdu ma naïveté et ma confiance, et que maintenant, j'avais une grande peur à écrire. Cette semaine m'a permis d'interroger cette peur, et de prendre conscience qu'elle était inutile.

Cette semaine m'a donné confiance en ce que j'écrivais et, paradoxalement, a également suscité de nombreuses questions.

Créativité

Patience, rigueur, persévérance

Écriture

Merci beaucoup, c'était une expérience à part, hors du temps et du monde qui m'a permis de confirmer mes envies d'écrire.

Cette expérience au sein de l'IMEC fut particulièrement riche, par laquelle il nous est permis d'apprendre autant des autres que de nous-mêmes. Le cadre offert par l'Abbaye et ses jardins est un privilège lorsque l'on souhaite commencer à écrire. Qu'il s'agisse des rencontres, des échanges, ou encore des moments de solitude face à une page blanche, tout dans ces 5 jours à l'IMEC nous sera utile et nous aura permis de nous améliorer. Merci infiniment pour cette opportunité !

Un grand merci. Grande gratitude pour cette semaine passée tous ensemble.



AVEC LA PARTICIPATION :

Des étudiants

Fanny BOUSQUET, École d'affaires publiques, Master Cultural Policy & Management, 4^{ème} année

Ambre BRUNETEAU, École de la recherche, Master Science politique, spécialité Politique comparée, 4^{ème} année

Lucie CHEYLAN, École d'affaires publiques, Master Affaires Publiques, spécialité Social Policy & Social Innovation, 4^{ème} année

Joseph COLSON, Collège universitaire, 2^{ème} année, Campus de Nancy

Clément DEVILLIERS, Collège universitaire, 2^{ème} année, Campus de Paris

Zoé DOGBEAVOU, École de droit, Master Droit économique, 4^{ème} année

Claire DUBOSCQ, École de la recherche, Doctorat

Héloïse ELOI-HAMMER, École de la recherche, Doctorat

Pauline FOLLIC, École du management, Master Communication, médias et industries créatives, 5^{ème} année

Louis-Matthieu FRANCOIS, Collège universitaire, 2^{ème} année, Campus de Reims

Ariel LAMY, École du management, Master Communication, Médias et Industries Créatives, 4^{ème} année

Julia OLLIVIER, École d'affaires publiques, Master Economics and Public Policy, 5^{ème} année

Alice ROCHEPEAU, École d'affaires publiques, spécialité Culture, 4^{ème} année

Des enseignants

Alexandre GALIEN-BARBÉ, écrivain et enseignant du Centre d'écriture et de rhétorique

Julia MALYE, écrivaine et enseignante du Centre d'écriture et de rhétorique

De l'équipe de l'IMEC

François BORDES, Directeur délégué à la recherche

Pascale BUTEL-SKRZYSZOWSKI, Directrice des collections

Gouven LE BRECH, Directeur adjoint des collections

Nathalie LEGER, Directrice

Elodie LEROY, Chargée de production

De l'équipe du Centre d'écriture et de rhétorique

Delphine GROUES, Directrice de la Maison des arts et de la création

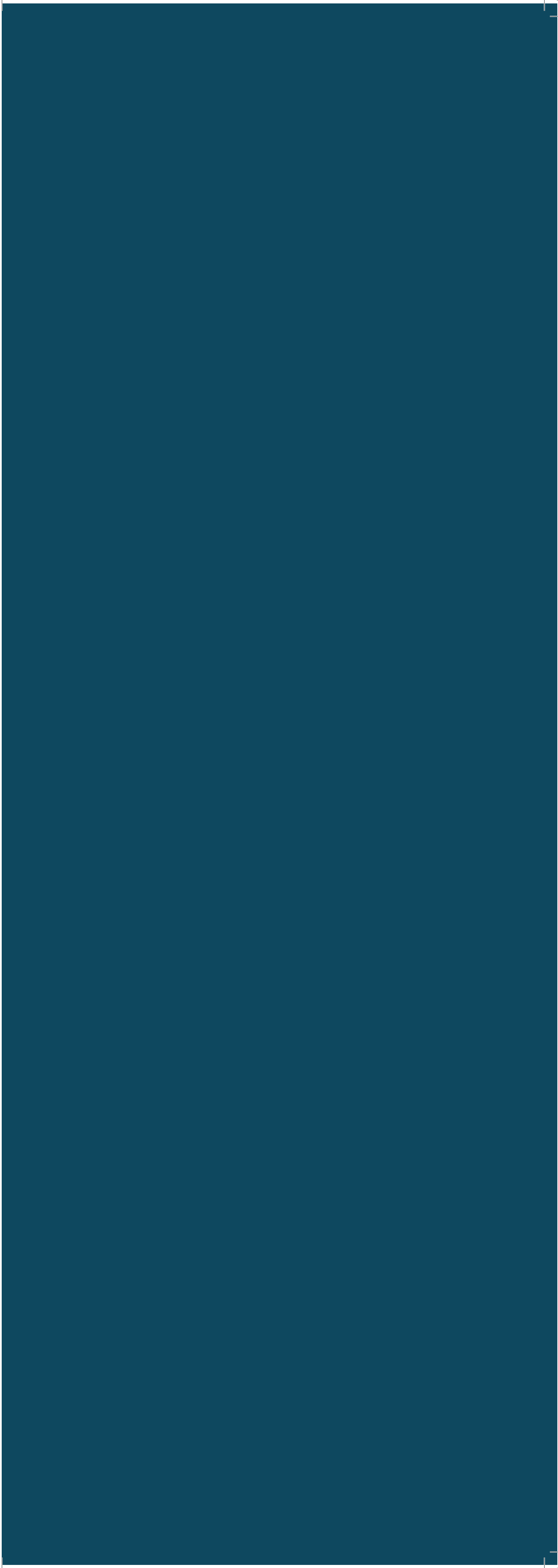
Esther ROGAN, Responsable académique de la Maison des arts et de la création

Pomeline TAUZIAT, Responsable administrative de la Maison des arts et de la création

AVEC LE SOUTIEN DE



FONDATION
SIMONE ET CINO
DEL DUCA
INSTITUT DE FRANCE



**MAISON
DES ARTS
& DE LA
CRÉATION**